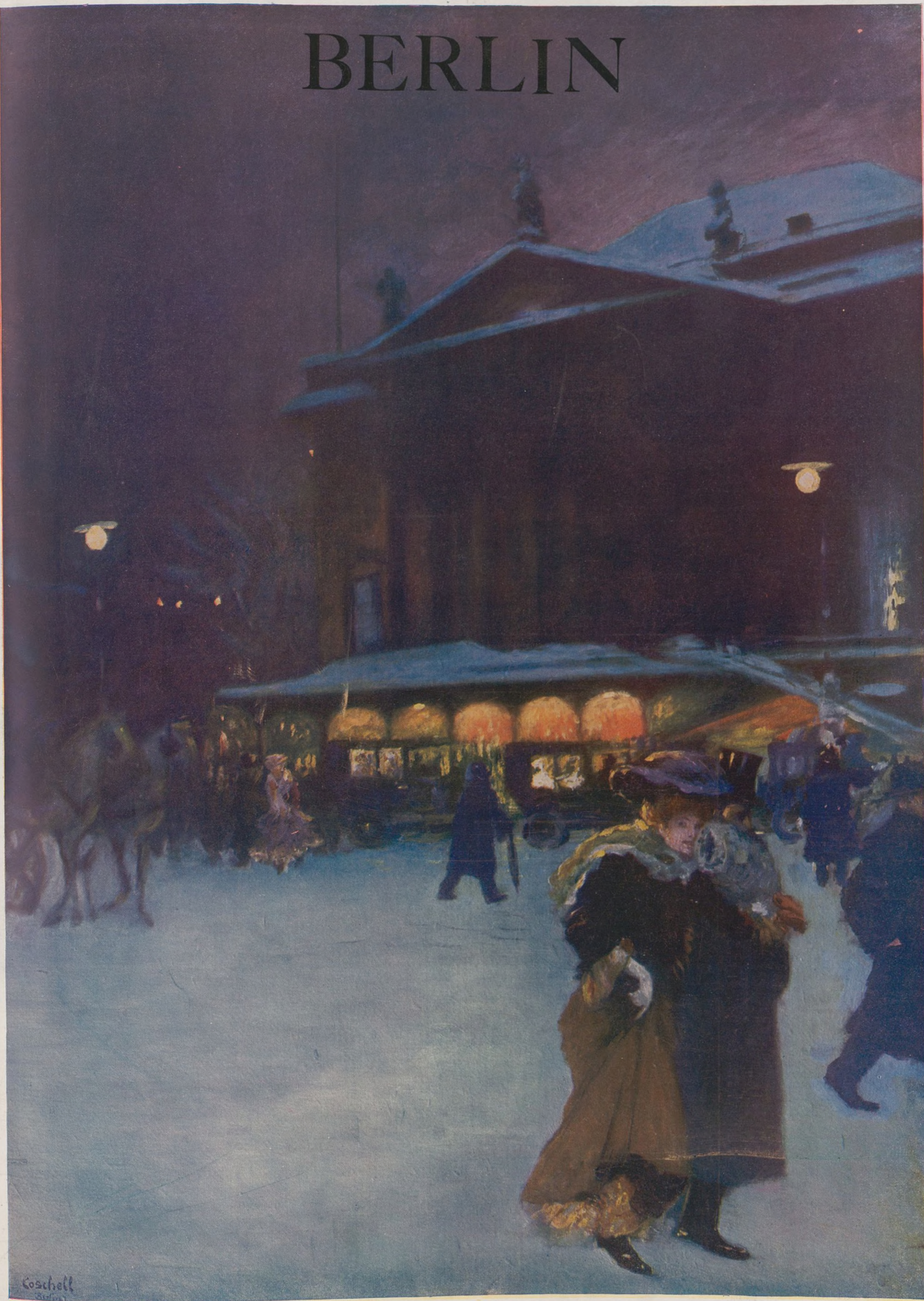


JUILLET 1907  
26<sup>e</sup> ANNÉE  
N° 208

# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION  
MENSUELLE  
26, Rue Drouot

## BERLIN



Reproduction interdite

L'OPÉRA ROYAL PAR UN TEMPS DE NEIGE

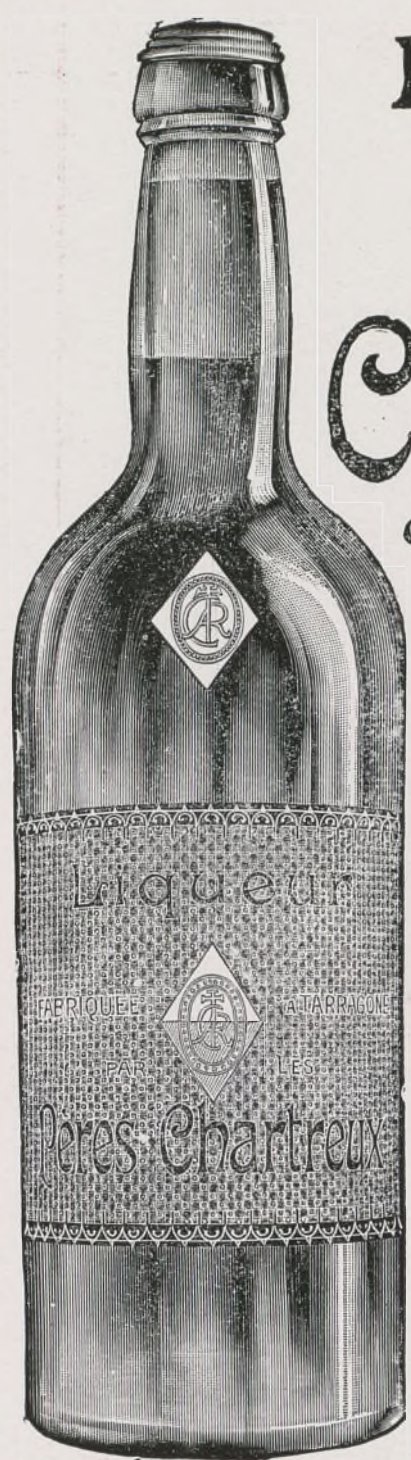
Tableau de M. COSCHELL

Ayuntamiento de Madrid

Abonnement { France . . . . . 36 francs  
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —

PRIX { 3 FRANCS ;  
ÉTRANGER : 3 FR. 50





Les  
**Pères  
Chartreux**



déposés  
pour la France de  
leurs anciennes marques  
vendues aux enchères

**ont emporté  
leur secret**

et fabriquent à TARRAGONE

*Exiger cette nouvelle bouteille  
en demandant la*

"LIQUEUR DES PÈRES CHARTREUX"  
ou simplement (TARRAGONE)

**"Une Tarragone"**

## COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement  
du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. CAPITAL 300 MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale : (Opéra) 1, rue Halévy

Succursale : 134, rue Réaumur (place de la Bourse)

Succursale : 6, rue de Sèvres.

PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : 3 1/2 0/0, net d'impôt et de timbre) ; — Ordres de Bourse (France et Etranger). — Souscriptions sans frais. — Ventes aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obligations de Chemins de fer, Obligations et Bons à lots, etc.). — Escompte et Encaissement de coupons Français et Etrangers. — Mise en règle de titres. — Avances sur titres. — Escompte et Encaissements d'Effets de Commerce. — Garde de Titres. — Garantie contre le Remboursement au pair et les Risques de Non-Vérification des Tirages. — Virements et Chèques sur la France et l'Etranger. — Lettres de Crédit et Billets de Crédit circulaires. — Change de Monnaies étrangères. — Assurances (Vie, Incendie, Accidents), etc.

### SERVICE DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 francs par mois

Tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension

86 Succursales, Agences et Bureaux à Paris et dans la Banlieue ; 523 Agences en Province ; 2 Agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, et Saint-Sébastien (Espagne) ; Corres-

pondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

Correspondant en Belgique

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BANQUE & DE DÉPÔTS

Bruxelles, 70, Rue Royale,

Anvers, 22, Place de Meir.

LES CAPSULES D'APIOL<sup>®</sup>  
DES DRS  
**JORET & HOMOLLE**  
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,  
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES  
Le Fl. 4.50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Luxuriance des SEINS  
EN 2 MOIS  
par les  
**PILULES ORIENTALES**  
Les seules qui développent, raffermissent, reconstituent les SEINS, effacent les saillies osseuses des épaules et donnent au Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes pour la santé. Approuvées par les célébrités médicales. — Résultat durable.  
FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 Franco  
RATIE, Ph. 5, Passage Verdeau, Paris (9<sup>e</sup>)  
Dépôts : Bruxelles, Ph. SAINT-MICHEL ; Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

## GLACIÈRE DES CHATEAUX

Produit, en 10 minutes, 500 gr. à 8 kil. de glace ou des glaces, Sorbets, Vins frappés, etc. par un Sel inoffensif. Prospectus franco.  
SCHALLER, 332, Rue St-Honoré, PARIS.  
Les contrefacteurs et les vendeurs de contrefaçons seront poursuivis sans ménagement.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS  
**POUDRE DENTIFRICE CHARLARD**  
Boîte : 2.50 franco. — Pharmacie, 12, B. Bonne-Nouvelle, Paris.

**BISCUITS  
PERNOT**  
DEMANDEZ TOUTES LES SPÉCIALITÉS EN PAQUETS "PAC"

# HIGH-LIFE TAILOR

Ses COSTUMES TAILLEUR  
sur mesure à  
**95 fr.**  
12, Rue Auber  
112, Rue Richelieu

Son PARDESSUS  
sur mesure à  
**59 fr. 50**

Son COMPLET VESTON  
sur mesure à  
**69 fr. 50**

Réduction de la splendide affiche en couleur de 12 mètres qui couvre les murs de la capitale, fait l'admiration de tous les Parisiens et symbolise la grande renommée que le "HIGH LIFE TAILOR" seul a acquise dans le monde entier.

Nous engageons vivement nos lectrices à visiter ses Salons où sont exposés, en ce moment, de superbes costumes trotteurs à 79 fr. 50 indispensables pour la plage et les excursions.



# FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO  
208

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS  
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ  
et chez MM. HUGUET, MINART & C<sup>ie</sup>, B<sup>is</sup> des Italiens, 11

ÉTRANGER, Union postale  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

JUILLET  
1907

## Les Chroniques du Mois

### AUTOUR DE L'OPÉRA-COMIQUE

A. M. Dujardin-Beaumetz, Sous-Secrétaire  
d'Etat aux Beaux-Arts.

Monsieur le ministre, vous m'avez comblé et je ne suis pas fâché qu'une occasion me soit offerte de vous en remercier publiquement. Vous m'avez comblé... Tout à fait inconnu de vous, j'avais eu la hardiesse — l'impertinence, dirai-je — de vous écrire pour vous demander de me faire entrer au concours de Comédie. Je sais combien vous êtes sollicité, assailli, et que le Parlement s'arrache les places dont vous disposez. Il les laisse souvent inoccupées, ces places-là, quand l'heure vient de s'y asseoir, mais n'importe. Il y a là un privilège dont, pour la forme, il ne souffre point qu'on le dépouille, et mon député qui a horreur de la musique, eût été, j'en suis sûr, extrêmement froissé d'être oublié par vous dans la distribution des cartes qui permettent aux mélomanes d'en venir écouter huit ou dix fois d'excellente sous le plafond de l'Opéra-Comique, ce mois-ci.

Je savais cela, monsieur le ministre, et j'ai été indiscret tout de même. En ces occasions-là, je me rappelle volontiers une anecdote que me contait naguère mon pauvre ami Larroumet.

Chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (c'est M. Lockroy qui remplissait alors cette charge), il était allé assister en province, avec son patron, à l'inauguration de je ne sais quoi. La présentation des autorités locales a lieu, suivant le rite accoutumé, et Larroumet voit tout à coup son ministre secouer joyeusement la main d'un de ceux qui défilaient devant lui.

— Qui est-ce ? demande Larroumet.

— Je ne sais pas, lui répond tout bas M. Lockroy.

— Vous lui avez serré la main comme à un vieil ami...

— Justement ; quand je ne les connais pas du tout, j'y mets une cordialité particulière.

C'est là, en effet, l'état d'âme de beaucoup d'hommes de gouvernement ; et je viens d'éprouver, monsieur le ministre — heureusement pour moi — que c'est aussi le vôtre. Je sollicitais de votre bienveillance l'envoi d'une carte unique. Vous m'en avez fait envoyer dix. Elles formaient une petite liasse où se mêlaient toutes les couleurs — car chaque concours a sa couleur à lui — et avec quelle joie je la feuilletais cette liasse, quand le courrier me l'apporta : opéra, chant, contrebasse, alto, violon, violoncelle, opéra-comique, harpe, piano, comédie, flûte, hautbois, clarinette et basson, cor, cornet à piston, trompette et trombone... O joie ! la voilà bien, « la cordialité » dont un ministre est capable à l'égard d'un solliciteur dont il n'a jamais vu la figure, et qui lui est cher à cause de cela.

Je vous dois donc, monsieur le ministre, une dizaine d'exquises journées qui m'eussent paru plus délicieuses encore si ces chers concours du Conservatoire nous avaient été donnés, comme autrefois, dans ce petit local du faubourg Poissonnière où, en si gentille compagnie, l'on étouffait.

Mais ne pensez-vous pas qu'il y a des écrasements bienfaisants, des cobies nécessaires, et que certaines impressions d'art ne sont pleinement ressenties qu'accompagnées d'un peu de bousculade et d'une température d'au moins trente degrés au-dessus de zéro ? En cette petite étuve du faubourg, on se sentait vraiment entre soi. Le monde du Parlement n'y tenait que peu de place et il n'y avait guère que les amateurs véritables, les affiliés, ceux du « bâtiment » qui fussent admis à y pénétrer. On y fraternisait avec l'appareilleur, avec l'ouvreuse, avec la pâtissière du rez-de-chaussée dont les sirops et les babas semblaient, d'une année à l'autre, de vieilles connaissances retrouvées.

L'Opéra-Comique, plus vaste, plus solennel, n'est pas la maison qui convient, ce me semble, à ce genre d'exercices. On y est mal à l'aise pour ressentir les vives joies ou les petits désespoirs qui suivent la proclamation des récompenses. Au Conservatoire, on avait une cour qui convenait merveilleusement à ces épanchements-là. Maintenant, les jeunes filles n'ont plus, pour s'évanouir, que le perron de la place Boieldieu ou le trottoir de la rue Favart ; et quelques-unes se plaignent, monsieur le ministre, que les mouvements les plus respectables de leur cœur soient exposés à une si gênante publicité.

Mais tout de même, que leurs concours sont amusants à suivre, et quelle jolie troupe, monsieur le ministre, la République a placée là sous vos ordres ! Je les adore, tous ces enfants-là, — les gamins et les gamines, la tragédienne et le trombone, la soubrette et le basson. Les musiciens surtout m'enchantent. Avez-vous quelquefois assisté, monsieur le ministre, à leurs classes d'orchestre de l'hiver ? Je parierais que non. C'est un spectacle que très peu de Parisiens connaissent et où les « autorités » ne sont point convoiées. Cela se passe entre neuf heures et onze heures et demie du matin, le lundi. Des gradins garnissent le fond de la petite scène où, derrière leurs pupitres, les élèves musiciens sont installés. Au premier plan, des gradins jusqu'à la rampe, les violons. Au milieu d'eux, en veston, le binocle d'écaillé au nez — souriant et bonhomme — Taffanel.

La salle est vide. A peine une dizaine d'auditrices (des mamans de violonistes femmes) éparées aux derniers rangs des fauteuils. Tous ces musiciens, jeunes gens et jeunes filles, sont des lauréats de l'an passé ; les plus vieux d'entre eux ont vingt ans. Et leur troupe forme l'orchestre complet que Taffanel entrainera tout à l'heure à l'assaut de la partition déchiffrée !

Car tous les instruments sont ici représentés ; et c'est là ce qui m'émerveille. Il semblerait qu'une sagesse supérieure ait mystérieusement présidé à l'éclosion de ces vocations diverses et à leur rapprochement ; qu'un certain bon Dieu de la musique ait voulu qu'à côté des petits garçons que travaille le démon du violon ou du piano, il y eût d'autres petits garçons, non moins impérieusement hantés par le besoin de gratter les cables d'une contrebasse, de secouer des baguettes d'ébène sur une peau d'âne, de souffler dans du cuivre ou dans du bois, — de façon que le groupement de curiosités et d'instincts si singuliers pût aboutir à la formation de cette chose sublime, qu'on appelle un orchestre !

Je viens de les écouter, ces gosses, durant huit journées ; l'un après l'autre, habillés de leur plus belle robe ou de

leur plus bel habit, je les ai vus défiler devant leurs juges, et marcher, très émus, à la conquête de la petite ou de la grande récompense, — de l'accessit ou du prix, et savourer, les larmes aux yeux, la douceur de cet encouragement, ou l'ivresse de cette minule de gloire à huis clos. Et je les ai tous et toutes trouvés charmants dans leurs façons diverses de taper, de racler ou de souffler ; et non moins charmants que ceux-là m'apparaissent les chanteurs et les comédiens... Plus charmants encore, peut-être ; car de ce côté-là, il y a des femmes ; et qu'elles sont gentilles, monsieur le ministre ! et comme déjà les plus dénuées de génie excellent dans l'art de plaire ! C'est, chez elles, un instinct supérieur à tout. Elles ont beau se révéler coquettes ou vaniteuses à l'excès, pas très intelligentes, un peu bêtes même, quelquefois, elles m'amuse, elles me séduisent, ces petites, en dépit de tout. Et ce fut un crève-cœur pour moi d'en voir pleurer, deux l'autre jour, (si jolies !) parce qu'elles avaient manqué le pauvre petit prix qu'elles convoitaient.

« On ne devrait faire aux enfants nulle peine, même légère », écrivait un jour à Massenet notre ami Georges Boyer, secrétaire général de l'Opéra. Et cette réflexion parut si judicieuse à l'auteur d'Ariane qu'il se hâta de la mettre en musique. Je l'appliquerais volontiers, en même temps qu'aux enfants, aux élèves du Conservatoire. Je voudrais qu'on les couronnât tous ; parce qu'au milieu des générations qui montent, ils expriment et incarnent une des douceurs de la vie : la douceur d'entendre de belle musique et de beaux vers, un noble drame, une spirituelle comédie. Ces jeunes gens seront pour nous, comme eussent dit les Goncourt, des apporteurs de joie.

Nous les retrouverons au théâtre, au concert, sur toutes les scènes et dans tous les lieux où nous serons allés chercher le plaisir que la musique, le théâtre et la poésie peuvent donner ; et ce plaisir-là, c'est par eux que nous le goûterons. J'entends bien que tous ne contribueront pas également à nous le faire goûter... Comme dans toutes les assemblées humaines, il y aura dans cette troupe-ci des forts et des faibles, des habiles et des maladroits et de simples « utilités », à côté des vedettes. N'importe, chacun y tiendra sa partie et, de haut en bas, servira pour notre plaisir, à quelque chose.

Et voilà, monsieur le ministre des Beaux-Arts, la grande supériorité de ce Conservatoire dont vous êtes le chef. Nos Facultés, nos grandes écoles de sciences et de lettres peuvent aider à la diffusion de doctrines mauvaises, populariser de temps à autre une grosse erreur, et de temps à autre aussi, lâcher sur la société quelque sujet dangereux formé par elles... Au Conservatoire, ce risque n'est jamais couru. C'est la seule école, sans doute, d'où jamais ni un homme, ni une idée nuisibles ne soient sortis !

Au surplus, monsieur le ministre, ne voilà-t-il pas un thème dont le développement pourrait constituer, devant les élèves du Conservatoire, un excellent discours de distribution de prix ? Vous en aurez un à prononcer dans quelques jours. Ce serait un honneur très grand pour moi de vous en avoir inspiré le sujet.

PIERRE ou PAUL

P.-S. — Et je suis convaincu que ce discours-là aurait, faubourg Poissonnière, un succès prodigieux !



## Les Théâtres

O  
DÉON : M. DE FRÉVAN, comédie en trois actes, en vers, de MM. GUMPEL et DELAQUYS. ♦♦♦♦ LE MAÎTRE A AIMER, un acte en vers, de MM. PIERRE VEBER et HUGUES DELORME. ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Puisque tout, paraît-il, finit par des chansons, il ne faut pas s'étonner que l'Odéon, huit jours avant sa fermeture, nous ait donné deux pièces en vers : *M. de Prévan*, trois actes de MM. Gumpel et Delaquais, et le *Maître à aimer*, un acte de MM. Pierre Veber et Hugues Delorme. Tout au plus peut-on regretter que ces deux pièces qui sont charmantes, le public ait à peine eu le temps de les entendre, et peut-on craindre que lorsqu'elles reparaitront sur l'affiche à la saison prochaine — car elles ont été, à juste titre, très favorablement accueillies, — ce même public, aux souvenirs confus, ne s'en désintéresse, et ne prenne, hâtif et lassé, des chansons pour des rossignols. Mais les poètes, pour irritables qu'ils soient bien souvent, sont parfois les plus doux des hommes. Et si leur vanité joue la plupart du temps de mauvais tours à leur amour-propre, il arrive aussi que leur indifférence apparente ou réelle, — orgueil ou sagesse — soit bien commode pour les barbares. — C'est pourquoi, il ne convient pas d'être plus difficile que les auteurs eux-mêmes, et puisque *M. de Prévan* et le *Maître à aimer* furent représentés, peu importe dans quelles conditions : ce sont de jolies choses, après tout

Il y a beaucoup d'entrain, de bonne humeur, de verve, de franche gaité dans les trois actes de *M. de Prévan*. On leur fait tort en les racontant ; car ils ont ceci de commun avec beaucoup de chefs-d'œuvre, avec presque toutes les pièces en vers et bon nombre de pièces en prose, que l'intrigue en est extrêmement simple, et qu'ils valent comme de la musique, par l'agrément, non par la pensée. — Mais je dois vous les dire en deux mots. Sachez donc que *M. de Prévan* est un fort mauvais drôle, fort spirituel, et fort irrésistible à qui porte extraordinairement sur les nerfs le parfait amour de Claire, Anaïs, Philippine, pour Belleröche, comédien, d'Estreban, dragon, Vau-belle, traitant. Quoi, dans ce temps où seul règne le divin Caprice — nous sommes au XVIII<sup>e</sup> siècle — trois couples, ouvertement, serviraient un autre maître, reconnaîtraient un autre Dieu ? Il est grand temps que ce scandale cesse, que se séparent les inséparables, que les papillons s'élèvent des fleurs ! A l'ouvrage, *M. de Prévan* ! — *M. de Prévan* éloigne traitant, dragon et comédien, et sous un fallacieux prétexte, convoque pour le lendemain Philippine, Anaïs et Claire.

Elles viennent chez lui, les toutes belles, elles viennent chez lui, l'une après l'autre ; et lorsqu'elles s'en retournent, les toutes belles dont l'amour hier encore insultait au divin Caprice, le divin Caprice est vengé. M. de Prévan, content et fier de sa journée, se prépare à se reposer. Un instant, M. de Prévan ! Surgissent Vaubelle, d'Estreban, Belleroche. Ils savent tout ! On dégaine ; on se bat ; M. de Prévan se laisse égratigner : « Un léger vertige... » explique-t-il. Et l'on prend rendez-vous pour continuer le lendemain.

Le lendemain, c'est le troisième acte. Cela va sûrement se terminer par la mort d'un des adversaires — l'innocent, de préférence — peut-être par la mort des deux. Ce n'est en effet que par la mort des principaux personnages qu'une comédie finit bien. Non, personne en l'espèce n'en mourra. M. de Prévan, tancé par une vieille, par une fidèle amie, Elmire, la console d'abord profondément en lui affirmant que « cela ne compte pas » et qu'il n'a jamais aimé qu'elle ; M. de Prévan rafistole ensuite les trois ménages dont il provoqua la triple rupture, en per-

sudant à Claire, Anaïs, Philippine, qu'elles lui doivent grande reconnaissance ; en déclarant à Belle-roche, d'Estreban et Vaubelle qui sont benêts ou lâches puisqu'ils sont amoureux, qu'il ne s'est rien passé entre lui, Prévan, et Philippine, Anaïs ni Claire. Et M. de Prévan proclame encore, car il est éloquent lorsqu'il est satisfait, et sentimental lorsqu'il est fatigué, qu'il n'y a rien au monde qui vaille le divin, l'unique, le fidèle Amour. Et les auteurs ajoutent, par la voix d'un vieux philosophe à la très simple philosophie : « Mon Dieu, cela n'a pas autrement d'importance. » Evidemment. Mais il serait si périlleux de chercher à déterminer ce qui en a ; et il serait si difficile de tomber d'accord, surtout avec soi-même !...

L'important ici, c'est que la pièce est amusante, sous son accoutrement cocasse de vers ajusté; et noués à la diable, boutonnés de travers, négligés exprès, maladroits pour rire, ingénus et impertinents.

Et l'important encore, c'est que la pièce ait eu du succès. Et elle en a eu, et beaucoup, malgré que M. Duard, intelligent et soigneux, MM. Vargas, Capellani, Bernard, Desfontaines, corrects, et Mmes Lély, Barjac, Taillade, Brillé, aimables, constituassent une de ces interprétations qu'on a coutume de qualifier *suffisantes* quand il s'agit des œuvres d'autrui.

✱

✱   ✱

Le Maître à aimer n'est ni moins fantaisiste, ni moins joyeux.

Le Maître à aimer s'appelle Clavaroche, je veux dire Courvalin. Son élève s'appelle Fortunio, je veux dire Lindor, jeune coquebin frais émoulu de sa province. Courvalin est un maître excellent, Lindor est un élève fort attentif. Il comprend, il applique même si bien les préceptes de Courvalin, qu'en un clin d'œil — ou presque — il est passé maître, puisque ses connaissances théoriques sont complétées autant qu'il est possible par la connaissance pratique de la maîtresse de son maître, la présidente Bonfant. Courvalin veut tuer Lindor. « Vous ai-je tué ? » lui fait observer le président Bonfant, ravi de cette petite mésaventure, assuré désormais pour quelque temps encore de la bonne humeur de sa femme trop négligée par Courvalin. — « Non, réplique loyalement Courvalin. — Alors, asseyez-vous. Voici les cartes. A vous de faire. »

Ce petit acte en vers lestement enlevés unit de la plus heureuse façon le comique de M. Pierre Veber à la poésie aisée de M. Hugues Delorme. Mots et gestes plaisants y abondent. Et telles scènes — la déclaration de Lindor à la Présidente par exemple — ont vraiment de la grâce et du charme. Lindor se déclare en musique. Tandis que, persistante, caressante et pure, s'exhale d'un salon presque lointain, l'harmonie vibrante des cordes, la longue phrase de l'aria de Bach, Lindor, à genoux, en emprunte la secrète tendresse, en concentre le mystère flottant, en détourne l'onde incertaine, mêle au rêve éternel son âme fugitive, son désir à l'immense extase, puis se tait pour laisser la musique complice achever indéfiniment l'aveu. — Tandis qu'on exécutait à merveille dans la coulisse, sous la direction de M. Bretonneau, je pense, le célèbre aria de la suite en *ré*, M. Hugues Delorme prêtait à Lindor les vers les plus émus et les plus adroits. M. Hugues Delorme a réalisé là un gentil tour de force. Il n'est pas sans danger en effet de tenter d'exprimer avec de pauvres mots, fussent-ils orchestrés par le rythme, le cœur innombrable d'une musique familière : dire quelque chose, c'est nier tout le reste et c'est toujours au reste que les auditeurs tiennent le plus. Le poète en ce cas ressemble au pianiste qui exécute du Chopin : jamais personne n'est content ; tout le monde en détiend ou croit en détenir, à part soi, le secret. Ici, je crois bien que l'auteur a trouvé le moyen, par le recul des sonorités, par l'expression discrète, ni trop

vague, ni trop précise, de suggérer sans le trahir le secret de tout le monde, à l'exception de quelques virtuoses qui, soit dit entre parenthèses, déclamant d'ordinaire, magnifiant cette page délicate, nous sembleraient assez en altérer le caractère.

Le *Maître à aimer* a été très bien joué par MM. Duquesne, Capellani, Bernard, Maupré, et par Mme Dux, qui fut délicieuse.

CHARLES DUMAS

## Les Livres

[illegible]

Que de gens l'on voit, à la vitrine des libraires, interroger en vain les volumes porteurs du *Vient de paraître* ! Quand ils ne s'en retournent pas, découragés, les mains vides, ils se décident sur la foi d'un titre, sur la promesse d'une couverture. Que lire ? Autrefois la plupart des journaux avaient un courrier bibliographique. Aujourd'hui où la production énorme rendrait cette rubrique indispensable, elle est presque une rareté. Le *Figaro* est un des seuls organes qui tiennent à renseigner leurs lecteurs sur le mouvement littéraire ou artistique aussi bien que sur les sports. Les pénétrants articles de M. Ballot analysent les œuvres importantes ; les chroniques, rapides et substantielles de M. Ph.-Emmanuel Glaser, indiquent au jour le jour ce que contiennent et ce que valent les livres méritant d'être signalés.

En quelques lignes, avec beaucoup de finesse, M. Ph.-Emmanuel Glaser analyse un roman, note l'intérêt propre d'un livre d'histoire, le résultat d'un voyage, dégage l'idée maîtresse d'un ouvrage politique, mesure la justesse et la nouveauté d'un livre de critique ou la poésie d'un recueil de vers. Avec une parfaite loyauté, il donne son avis, sans aucune prétention de l'imposer. Son article lu, on peut aller chez le libraire; on sait pourquoi on achète un livre.

Ce sont là des instantanés; mais il eût été fâcheux qu'ils ne fussent pas réunis en volume. Tout d'abord, on peut le dire, au risque de choquer les snobs, des livres parus en 1906 sont encore des nouveautés; les bons ouvrages demeurent tels, tant qu'on ne les a pas lus... et compris. En feuilletant le volume de M. Ph.-Emmanuel Glaser, j'ai retrouvé bien des livres, que je m'étais promis de lire, quand il les annonça dans le *Figaro*. Le souvenir m'en était sorti de la tête. Son livre complète ainsi le grand service que rendent ses articles. Et je ne parle que d'un bien-fait immédiat. Mais quel avantage pour le critique ou l'historien futur que de retrouver le tableau de l'activité littéraire dressé année par année, et d'apercevoir le goût de l'époque dans les jugements d'un contemporain! Et comme, en l'espèce, le contemporain est un esprit averti et cultivé, et que, sans cesser jamais d'être courtois, il sait être équitable, et, à l'occasion, malicieusement équitable, son témoignage aura toute chance et toute raison d'être bien accueilli.

✱  
✱ ✱

Voici le quatrième volume de la *Correspondance de Taine*. Il comprend les années 1876 à 1893, c'est-à-dire l'époque, capitale dans son œuvre, où il publiait la *Révolution* et le *Régime moderne*, et les dernières années de sa vie. La publication est terminée.

Ce ne sont pas toutes les lettres du grand écrivain

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro)





FRONTISPICE. — OUVRIER BERLINOIS

# BERLIN

J'étais assis au pied d'une croix de fer, ornée d'un chiffre : 1813, sur le sommet d'une colline prétentieuse appelée Victoria Park qu'enjolivent des rocaillies et une cascade sans eau. Devant moi, les maisons au toit d'ardoise déferlaient à l'infini comme une mer grise. Perchés sur d'anciennes dunes, les quartiers de Gesundbrunnen et du Wedding se gonflaient légèrement vers le nord, tandis que vers l'ouest quelques blancheurs indiquaient les villas du Thiergarten et Charlottenbourg. Des vapeurs noirâtres flottaient dans l'air, se mêlant aux nuages couleur de plomb. Dans cette atmosphère grisâtre et brouillée, où tous les contours s'estompaient, depuis Treptow perdu dans le lointain jusqu'à Moabit, elle m'apparut, sous ces fumées, la Ville en tête de chien, comme une bête morne, largement accroupie sur le sol, et renâclant. Le Reichstag, le Dôme la bosselaient de leurs masses lourdes. Mais vers le ciel ne s'élançait aucun monument hardi, ne se dressait aucun désir emprisonné dans des dentelles de pierre, ne s'érigait aucune flèche porteuse de rêve.

Alors, comme il y a douze ans, devant cette immensité uniforme qui dallait la plaine marécageuse comme un pavé, devant cette cité moderne, épanouie dans sa richesse et pareille à une matrone opulente, large et trapue, involontairement, je

murmurai : « Ville plate ! »

Et presque aussitôt, comme un remords m'étreignit. Sur l'aile du vent qui sifflait, entourant de ses rafales la croix de fer noirci, il me sembla que montait vers moi, noble et ferme, la symphonie de mes souvenirs. Son rythme grandissait et s'élargissait avec des amplitudes d'orgue surhumaines; des chœurs

venus de l'Opéra ou de la Philharmonie le renforçaient de leurs voix ardentes. Répandue sur toute la ville comme un encens, la musique plaidait pour Berlin.

« Je ne suis pas, il est vrai, la Ville de beauté et de lumière. Je ne sais ni sourire, ni calmer, ni amuser. Mais dans ma disgrâce physique, et peut-être à cause d'elle, loin des berges ensoleillées, et loin des rives éclatantes, je suis devenue la ville du songe intérieur. Mon paradis, je l'ouvre à tous ceux qui m'aiment. »

Ma sensibilité cédait. Ma raison se révolta. Je me récriai : « Sans doute j'ai vécu en toi des heures divines, provoquées par des « capellmeister » tous étrangers, à la tête d'orchestres en somme fort peu prussiens. Mais de quel droit te pares-tu de cette beauté qui n'est pas la tienne ? J'accorde que tes maîtres d'école chantent juste et que tes enfants ont des voix aimables. C'est un plaisir délicieux que d'entendre leurs chansons fraîches quand ils passent, entassés dans des voitures fleuries. Mais toi, tu es la grande prostituée dont les bouges innombrables étoient jusqu'aux quartiers populaires, tu es la ville moderne, qui charries comme tes aînées et peut-être avec plus encore de fureur, un fleuve de boue et de malheur dans tes rues nocturnes. Tous les vices tu les possèdes, toutes les débauches tu les connais. Tu es peut-être pire que tes rivales, parce que l'ivrognerie s'associe toujours ici aux luxures, les rend plus brutales et plus viles. La « Ville du songe intérieur ! » « Allons donc ! Tu es la ville du travail acharné, des usines monstres, des disciplines sévères, de l'effort constant et patient vers le veau d'or. Toute ta beauté, mais elle réside dans cette volonté ardente de richesse à laquelle s'est accouplée la soif de plaisir la plus dévorante que je connaisse, et de plaisir sans gaité, violent, frénétique, je dirais presque effréné. »

— Eh qu'importe mon écume ! reprit la Ville. Si les joies que je t'ai données ne suffisent pas à te faire oublier mes laideurs, me connais-tu assez peu pour ne pas savoir que sous la croûte boueuse, circule une eau alimentée par des sources claires et salubres ? Toute la vieille Allemagne repose en moi, non-seulement avec ses *lieds* qui façonnent l'âme de nos enfants et y déposent



TYPE DE "KELLNERIN"

REPRODUCTION  
RIGOREUSEMENT  
INTERDITE

ILLUSTRATIONS  
DE M. COSCHELL





PANORAMA DE L'HOTEL-DE-VILLE

de la fraîcheur, mais avec son désir de science et sa puissance de rêve. Quand ils parlaient du « programme » comme on parle d'un mystère vraiment sacré, n'as-tu pas vu briller dans les yeux de mes ouvriers, l'idéal ? Pour peu que tu les aies interrogés, n'as-tu pas senti battre en eux comme une fièvre féconde ? Sans doute, le rêve qu'ils tournent dans leur tête est grossier et les syllogismes de Marx paraissent barbares et puérils, aujourd'hui que les faits sociaux en ont fait sauter l'armature. N'importe ! Cet idéal sans espoir qui meuble la pensée de mes enfants pauvres, ces raisonnements qu'ils roulent dans leur cerveau comme un trésor intangible, cet enthousiasme qui les transfigure quand ils s'en vont de réunion en réunion augmenter leur foi socialiste, tout cela n'est-il pas encore comme une musique donnant un rythme, un sens, une noblesse à leur vie ? Crois-moi, je suis la ville musicienne, la ville du songe intérieur...

\* \*

Peut-être ! mais on étouffe à Berlin. L'Etat y étreint l'individu, l'enserme, parfois l'annihile. « Quel est ce mot de « *Verboten* ! » que l'on voit partout ? », me demandait au bout de huit jours une Parisienne qui ne connaissait pas l'allemand. *Verboten* ! c'est Berlin et c'est toute l'Allemagne prussienne. Tout y est défendu. Il n'est pas de refuge où la police ne mette son nez. Elle vous poursuit de

ses recommandations superflues jusque dans les édicules modestes où elle vous enjoint « de remettre en ordre vos vêtements ». Berlin, c'est une ville de deux millions d'habitants dont l'état a ramolli l'épine dorsale. Ils s'en doutent à peine et vivent dans leur discipline comme des poissons dans l'eau. Bien plus, ils se font complices de leur emmaillotement, et s'ingénient à de nouvelles contraintes volontaires qui les rendent plus guindés, moins joyeux, moins libres. La physionomie de kermesse morne, si étrange dans cette ville qui, la nuit, rutilante, brailante, étincelle, elle la doit évidemment à cet aplatissement complet de l'individu par l'Etat, par sa hiérarchie militaire et bureaucratique. Seuls y sont libérés, ceux qui se réfugient dans le rêve ou dans le travail, les poètes et les savants.

Mais quand un Allemand d'Amérique cherche à leur ouvrir les yeux, s'agite, soupire, tend ses muscles contre le poids qui l'opprime, nos Berlinoises se récrient, haussent les épaules et derrière son dos, le traitent d'insupportable poseur.

« Me voilà de nouveau dans le grand village ! » avait coutume de dire un voyageur allemand des plus connus

dans le monde dès qu'il arrivait à Berlin. C'est bien cela. Un grand village enfumé de vapeurs, éblouissant sous les globes électriques, haletant de vie moderne, merveilleux d'esprit créateur, un village glorieux par sa puissante richesse mais où l'état joue le rôle du voisin et où nul ne peut être soi. A la ville du songe intérieur, à la cité de travail, de science et d'énergie commerciale, il ne manque pour être très belle, que le libre épanouissement de la vie humaine, fusant dans la gaité, dans l'imprévu, dans la fantaisie ; mais faisant jaillir aussi des actions viriles, le jour où la volonté individuelle se dresse pour réparer une injustice ou pour chasser un abus.

C'est la ville des contrastes, américaine et casquée de fer, où dans un décor ultra-moderne la tradition est restée toute puissante, où les canons bleu de ciel, chargés à mitraille, passent au petit trot quand la canaille veut manifester, c'est la cité frénétique et morne dans le plaisir, audacieuse dans la pensée et timide dans l'action, âpre au gain et dépensière, calculatrice et rêveuse, dont Beethoven et Wagner rythment les additions.

## LA RUE

FRIEDRICHSTRASSE AU COIN DE LA GEORGENSTRASSE

A droite, un palais bleu et blanc, percé à jour de vitraux bariolés, qui semble une grande boîte de verre colorisée, avec une bougie au milieu : c'est *Aschinger* le temple de la saucisse. Un ruisseau noir de gens affairés le traverse en biais, entrant par une porte, sortant par l'autre. La bière y coule à flots, du haut des comptoirs en zinc ; dans des vitrines en verre, s'étagent des rangées de petits pains beurrés recouverts de charcuteries, de fromage ou de caviar. A la volée, on saisit la première assiette blanche venue, et jouant des coudes, on se précipite vers les grosses filles vêtues des pieds à la tête d'un carrelage blanc et bleu. Saucisson ? Jambon ? ou caviar ? Derrière vous, à côté, d'autres assiettes blanches surgissent. Il ne faut pas hésiter, choisir, faire le difficile. Pour deux sous ici, on trompe sa faim.

Au milieu de la salle empuantie de relents fades, parmi la foule qui mange et qui boit debout, se dresse la tour des saucisses. C'est une cage en verre avec des guichets. Armée d'une fourchette une femme blanche et bleue s'y démène. Elle pique et repique les paires de *würstchen* courtes, luisantes et trapues et les tend aux assaillants.

En face d'*Aschinger* qui engorge des affamés et les rejette à demi-repus le *Central-Hôtel* aligne sa façade banalement aristocratique, des automobiles trépident sans cesse devant son portail ; les grooms et les portiers galonnés voltigent autour.

Placés aux deux coins de la rue, la salle à manger des pauvres, et le dortoir des riches, foyers de chaleur et de repos, renvoient à Berlin une foule de lutteurs, en quête de pain ou d'argent, créant de la vie et de la richesse, charbon de la grande ville qu'elle consume et qui la fait rayonnante.

Devant ces deux fours béants, un pont de fer, jeté par dessus l'artère, la barre, l'assombrit, la domine. Les trains de banlieue, s'y arrêtent, crachant des étincelles et haletant. Les



VILLA ARISTOCRATIQUE DANS LE THIERGARTEN



COMMISSIONNAIRE EN UNIFORME



grands express y passent à toute vitesse, ébranlant les ferrailles, rythmant l'activité humaine de leur grondement. De toutes les portes de la gare située à gauche du pont, un flot ininterrompu ruisselle, pour aller se mêler aussitôt au fleuve qui roule sur les trottoirs.

Sous ce pont grouillant de monde, règne un gendarme à cheval, immobile comme une statue. Dans cette foule trépidante, qui prend les omnibus d'assaut sous les naseaux de sa jument, ce *schutzmann* m'apparaît comme le symbole d'une sagesse supérieure. Il personnifie le désœuvrement équestre, le détachement hautain des biens de ce monde, le nirvana.

Mais parmi ce bouillonnement fiévreux où tout Berlin se concentre, parmi ces vagues humaines qui moutonnent vers un but ou vers un bonheur, flottent, comme une guirlande de fleurs fanées, des prostituées craintives qui s'accrochent aux murs de la gare et sans jamais dire un mot, quêtent le désir avec leurs sourires usés et leurs regards trop brillants. Rien n'est saisissant comme la ronde lente et monotone, qu'elles mènent autour de l'horloge, parmi le torrent...

Un jour bleuâtre tombe par secousses des globes frileux qui donnent en frissonnant la lumière. Ses reflets blafards et cruels marquent les traits des passants qui fuient, dévoilent les tares, arrachent les masques, fouillent les cœurs. Et toute cette humanité tendue, enfiévrée, oubliant, dans sa hâte, de jouer son rôle de comédie, ne m'est jamais apparue plus intéressante et plus sauvagement primitive que sous cette lumière crue et dans ce tourbillon où elle s'écrase, de sept à huit heures du soir.

### QUARTIERS ET MAISONS

Berlin est barré dans son cœur, par une croix d'or : la Friedrichstrasse et la Leipzigerstrasse. Un collier de perles bleuâtres qui s'égrène à l'infini domine en son milieu la chaussée. Des deux côtés les magasins, les restaurants, les hôtels et les brasseries, luttent pour la vie et par la lumière. Les globes jaunes, rouges et blancs du gaz, s'accumulent sur les frontons ; les affiches lumineuses scintillent ; une foule nocturne passe, lente, dans le flamboiement infernal : dans ces deux rues où certaines maisons ne sont que des étagères vitrées étincelant comme des bijoux monstrueux, on croit entrer dans une foire perpétuelle où chaque enseigne est un roulement de tambour.

Sur la foule qui circule entre ces façades taillées en



LA FRIEDRICHSTRASSE AU COIN DE LA LEIPZIGERSTRASSE



LE ROI DE BERLIN  
Sergent de ville à la porte de Brandebourg

diamant, noire en hiver, claire en été, depuis dix ans de la pâleur est tombée. Les visages en pivoine se sont amincis. Elles deviennent rares les faces rougeaudes et les nuques en bourrelet et les mains comme des battoirs peints en rouge ; l'afflux campagnard s'est ralenti ; la grande ville a laminé les vitalités robustes. Depuis dix ans Berlin s'est affiné mais il a vieilli.

Ces passants sont brusques mais sans aucune méchanceté ; ils ne s'excusent pas quand ils vous bousculent ; mais si on leur adresse la parole ils vous répondent avec bienveillance ; ils sont soucieux et compassés, mais d'une tristesse bien équilibrée, qui est un état d'âme non une névrose. J'imagine qu'ils sont tristes parce qu'ils sont à Berlin et je pense qu'ils réfléchissent faute de savoir s'amuser. Gravement, ils savourent ce bain de lumière ambiante qui les caresse, mais c'est en eux que manque la petite lampe électrique de la gaité. On tourne le bouton : et tous les soucis sont au diable. Les Berlinoïses de la Friedrichstrasse ne tournent pas assez le bouton.

Le magnifique *Thiergarten*, avec ses chênes séculaires, ses frênes, ses ormes, ses aulnes et ses bouleaux prolongés par Unter den Linden, s'étend depuis le Zoologischer-Garten jusqu'au château royal. Il met autour de Berlin une ceinture verte en été, un ruban d'argent en hiver. Des statues blanches parsèment ses gazons touffus ; sous ses voûtes de verdure des couples marchent enlacés ; des lacs sillonnés de barques paresseuses, dorment sous ses branches, et toute l'aristocratie de Berlin se penche sur ce parc superbe, presse vers lui ses villas, pour écouter son frisson et pour humer son air salubre.

Les « Linden » au parfum léger, nous conduisent jusqu'à l'île des Hohenzollern où s'accumulent, où s'entassent presque tous les monuments de Berlin. En face du Palais Royal et tout autour de lui, l'Université, l'Arsenal, le Dôme, les trois Musées, l'Opéra, se pressent comme un troupeau de pierres dans un désordre apocalyptique. Leur berger, je veux dire le roi de Prusse, peut embrasser d'un seul coup d'œil presque tous les joyaux de sa capitale. Il peut les dénombrer et les passer en revue comme un régiment. Mais à être dispersés davantage, ils eussent gagnés en beauté. Les grands monuments ont besoin de solitude, comme les grands hommes.

Tout Berlin est d'ailleurs divisé en compartiments tranchés. C'est dans la Behrenstrasse que la haute banque aligne ses fortresses aux portes de chêne formidables, aux fenêtres grillées de fer.

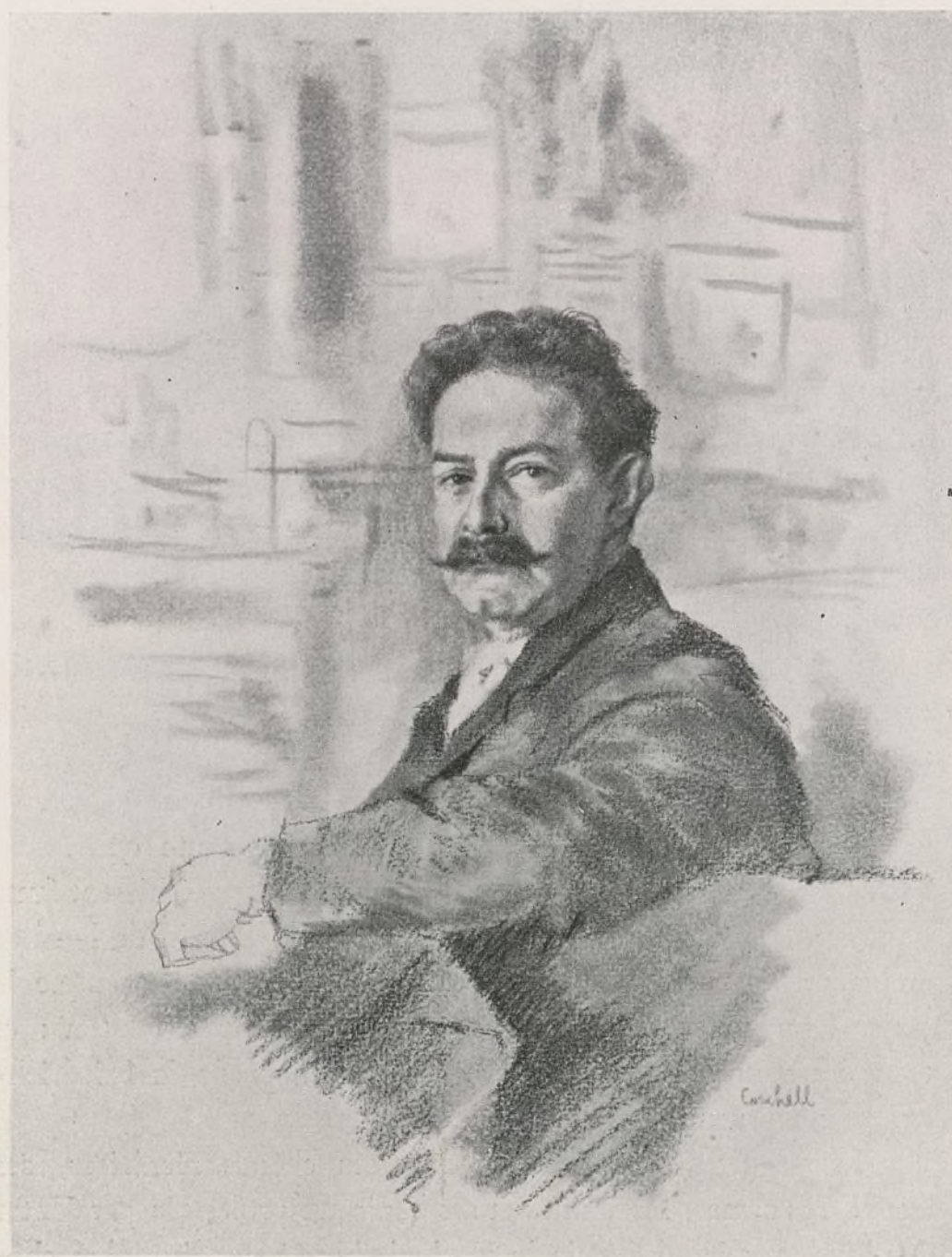
\*\*\*



Autour de la Hausvoigtei-Platz et du Spittelmarkt les maisons de confection en gros ouvrent leurs larges baies cintrées, surplombant des vitrines peuplées par des centaines de mannequins. Le long de la Sprée et des voies de chemins de fer les entrepôts de bois, de tuiles, de ferrailles, se succèdent monotones, et la nuit, quand ils s'allument, semblent un vaste champ d'étoiles, un morceau du ciel descendu dans la grande ville. Puis, vers le nord et vers l'est ce sont les larges avenues ouvrières, plantées de tilleuls, aux boutiques étriquées, aux façades de plâtre qui s'écaillent, aux fenêtres sans volets, pareilles à des yeux sans paupières, aux trottoirs grisâtres sur lesquels des troupes d'enfants s'éparpillent et se reforment, comme des volées de moineaux.

### MAISONS DE RICHES

Écloses de la collaboration entre un architecte complaisant et un parvenu aux rêves grandioses, les maisons des quartiers



HEINRICH GRUNFELD (le 1<sup>er</sup> violoncelliste de Berlin)

aristocratiques sont, la plupart du temps, prétentieuses. Beaucoup d'entre-elles sont possédées par des entrepreneurs ou d'anciens maîtres-maçons auxquels la fortune est arrivée, foudroyante, grâce à des spéculations de terrains. A côté du cloître en briques rouges, genre gothique flamboyant, voisine la villa Renaissance blanche et plaquée de minces pierres de tailles. D'autres maisons, plus bariolées arborent le plumage éclatant des perroquets ou des colibris et même les plus modestes sont affligées de statues en plâtre que le gel crevasse et noircit, ou de colonnes doriques. Les palais de Gènes sont des palais sans en avoir l'air. Les architectes berlinois sont tombés dans l'excès contraire. Ils ont réalisé, presque à trop bon compte, des visions d'une magnificence orientale. Quelques-unes de ces demeures seigneuriales me font songer à ces bazars à prix fixe où pour un mark on peut acheter de si merveilleux bijoux. C'est le triomphe du « toc ».

Au milieu de cette diversité architecturale s'affirment quelques traits communs : des balcons creusés dans le mur permettent les



LA FRIEDRICHSTRASSE

soirs d'été de dîner en tête à tête, à la lueur d'une suspension bleue ou rose. Devant ces balcons une grille en fer forgé et s'évasant en corbeille, supporte des fuchsias, des begonias et des geraniums.

Trois de ces « loggia » superposées donnent à la maison, qu'elle soit italienne ou féodale, l'apparence d'un théâtre éventré, ouvert devant le spectacle de la rue. A côté du balcon creusé dans le mur, et comme par antithèse, se gonfle le bow-window, indispensable pour construire dans un coin du salon un jardin d'hiver minuscule où les palmiers bercent leurs palmes sur les rocking-chairs. Donc trois creux et trois bosses impriment à tous ces châteaux de brique et de plâtre juxtaposés, je ne sais quel air de famille. Il en est où la bosse est si prononcée, et surplombe la rue avec tant d'audace, que l'on s'attendrait presque à voir surgir à côté une petite maison.

Ceux qui payent de deux à quatre mille marks de loyer habitent sur la rue, derrière ces façades pompeuses. Mais la cuisine, les dépendances, les chambres des domestiques s'enroulent autour d'une cour plantée d'arbres, assez vaste, assez aérée, ornée d'un trapèze où le vendredi et le samedi de dix heures à midi, on suspend, on bat des tapis.

Dans cette cour, au printemps, l'Armée du Salut envoie des chanteurs à la voix plaintive qui appellent les pêcheurs à la conversion. Ou bien c'est un orphelinat vêtu de serge, sous la conduite d'un grand diable, qui exécute des chœurs. Les fenêtres s'ouvrent : les femmes de chambre ruchées et créées de blancs, penchent au dehors leurs tabliers à bavolets et les pièces de nickel tombent, sur le pavé, reluisantes.

Au fond de la cour, par une porte large placée symétriquement en face de l'entrée principale, on pénètre dans un nouveau corps de bâtiment, où les logements coûtent de 800 à 1.500 marks, mais dont toutes les pièces principales donnent sur de grands jardins qui s'étendent parfois à perte de vue. La disposition est



BERLIN W. LE FILS DE FAMILLE





BERLIN W. UN MILLIONNAIRE

à la moustache bien relevée, passe la moitié de sa vie entre deux étages. Il y fait cercle, comme on dit à la cour. Quatre ou cinq bonnes autour de lui se disputent ses sourires. Quand il descend l'escalier, faisant sonner ses éperons, toutes les portes s'entr'ouvrent et l'on voit apparaître la tête échevelée de Mina, les yeux bleus d'Anna ou la poitrine abondante d'Alma. Cet ordonnance est le coq de mon escalier. Il n'est d'ailleurs pas exclusif dans ses affections et choisit pour les camarades. Dimanche dernier, je vis, échelonnés d'étage en étage, quatre uhlands qui faisaient leur cour.

Une cuisinière amoureuse constitue d'ailleurs un fléau pour une maîtresse de maison économe. Nos menus et nos friandises deviennent la dot de ses fugitives amours. Tous ses galants, elle les baptise chagement du nom de fiancés. Un perdu dix de retrouvés. Ils se succèdent pour un oui ou pour un non avec une facilité qui étonne nos mœurs latines. Je veux bien croire à la vertu des filles allemandes, mais je suis désillusionné sur la fidélité de leurs affections.

### MAISONS DE PAUVRES

Dans les quartiers riches, les petites et grosses fortunes se trouvent ainsi accouplées des deux côtés d'une cour et voguent de concert sur le même bâtiment.

Dans les quartiers populaires, ce sont les boutiquiers, les petits fonctionnaires, les artisans enrichis qui ont pignon sur rue.

Mais les pauvres ne possèdent pas de jardin. Creusées en leur milieu, les marches en bois de l'escalier sont usées et s'effilochent sous les talons; les chambres petites, sont encombrées d'enfants bouffis et blafards. Tout le superflu étant drainé par la brasserie, le mobilier propre reste chétif et mesquin. Derrière la cour, encombrée de charrois, où les chaudronniers exercent leur métier assourdissant, où les orgues de barbarie pleurent lamentables, où des chanteurs « tyroliens » tirent de leurs gosiers éraillés quelque trilles défraîchies, derrière la cour noire et suintante, engluée d'une crasse humide, habite la misère des grandes villes.

Quelques pots de fleurs égaient l'été les fenêtres aux rideaux sales. Mais l'hiver, sous le ciel bas et brouillé de Berlin, quelle indicible tristesse est diffuse dans ces puits sombres! A trois heures, il y fait nuit. La marmaille innombrable encombre les escaliers : petites filles aux jambes grêles, aux cheveux tressés en queue de rat, garçons en culottes attachées par des bretelles et courant pieds nus. A tous les étages se répète



DANS LA RUE TYPE DE BERLINOISE

la plainte persistante des bébés hâves que le biberon fait végéter. Il semble que le piaillage perpétuel dans le clair obscur d'un jour gris et fade doive transformer ces logements en enfer.

Mais non! quand vers sept heures l'homme revient harrassé, il trouve une cuisine bien chaude, bien reluisante, où l'émail blanc et bleu des cuillères et des casseroles pendues au mur par ordre de taille, pique une note gaie, et je dirais presque artistique. Sur la table, des tranches de pain noir enduites de graisse d'oie ou de margarine, une taupette de bière, un fromage rond qui se liquéfie lui suffisent pour rassasier sa faim. La ménagère, solide et osseuse, au nez long et pointu, se plante devant lui et lui cherche une querelle, qu'il repousse avec bonhomie s'il n'est pas trop las. Puis elle s'adoucit, lui conte quelque potins cueillis dans le voisinage. Et le bonhomme s'en va se coucher, en traînant des pieds, parmi sa nombreuse progéniture, dispersée dans tous les coins de la chambre bien ordonnée.

Le dimanche, ces pauvres gens s'habillent comme des messieurs et des dames. Il endosse son veston noir, elle met son chapeau à fleurs éclatantes, et ils s'en vont à la brasserie, poussés par un désir frénétique de luxe, de lumière et de gaité. Les économies y passent en longues lampées silencieuses, tandis que quelque pître de faubourg grimace sur un tréteau. Mais le ciel de plomb est si bas et la lumière filtre si morose dans leur cuisine propre et dans leur chambre encombrée d'enfants!

### BOURGEOISIE MOYENNE

Des meubles en acajou ou en noyer recouverts d'une étoffe rouge; un tapis grenat orné d'arabesques d'or, étalé sur une table en bois d'ebène lourde et trop large; un sofa paré de tapisseries aux teintes jaunes et vertes qui semble le meuble sacré sur lequel on ne s'assied qu'aux grands jours. Au mur, des gravures représentant la bataille de Sedan avec un Napoléon

OFFICIER DE LA GARDE DE VIEILLE  
NOBLESSE AU CHAMP DE COURSES  
DE GARLSHORST



étique et un Bismarck colossal et rempli de morgue, ou bien la sainte famille de Dresde ou bien les trois empereurs. Une glace encastrée entre des colonnes surplombe une étagère en bois verni sur laquelle des photographies se dispersent. Et puis il y a le bon vieux piano fermé depuis le mariage de Grete et sur lequel grand maman cherchera à rattraper une valse le jour des fiançailles de Frida. Sur le fauteuil à ramages du vieux professeur aux bras recouverts de peluche bleue, se balance un coussin attaché par des cordons roses : *Nur ein Viertelstündchen!* ce qui veut dire : Fais un somme! mais rien qu'un petit quart d'heure! »

Tout dans cet intérieur crie l'ennui, la médiocrité solennelle, la vie étriquée. Il n'est pas un des meubles qui ne soit affligé d'une disgrâce. On se demanderait d'où ils sortent, si en entrant par hasard chez le petit tapissier du quartier, on ne les avait aperçus tout flambant neufs dans leurs étoffes criardes, carrés, pansus, fiers de leur laideur tourmentée, arborant le détail grotesque ou le geste dégingandé, qui toute leur vie de meuble durant, les estampillera d'un ridicule effroyable. Ce sont des meubles prussiens de la vieille école, qui deviennent plus hideux à mesure qu'ils coûtent plus cher.

Où sommes-nous? chez quel sergent de ville en retraite? ou chez quel maître d'école pensionné? Vous êtes chez le plus grand savant d'Allemagne ou chez son plus illustre romancier.

Je me souviendrai toute ma vie de la stupeur que j'éprouvais, en entrant chez Virchow ou chez Fontane, jeune homme à peine

échappé du nid français si doux, si soyeux, si bien arrangé. Stupeur qui se transforma aussitôt en un hymne d'admiration et de reconnaissance. Eh! quoi! c'est là qu'ils vivaient ces glorieux aveugles, perdus dans la magnificence de leur pensée, et cet intérieur mesquin, servait de tremplin à leurs envolées!... Et j'évoquais Kant à Königsberg et Schiller et le

bon Corneille, et je m'attendrissais sur cette simplicité des génies retrouvée comme par miracle dans une capitale prussienne!

Plus tard, j'ai compris que si ces grands hommes ne voyaient pas la laideur du décor entourant leur vie, ce n'était pas seulement parce qu'ils étaient des génies, mais surtout parce qu'ils appartenaient à une race élevée depuis longtemps dans cette médiocrité. Ce même salon aux meubles affreux qui est en train de reculer devant les progrès de la richesse et devant les conquêtes du goût — je l'ai retrouvé dans dix, dans vingt maisons différentes chez un bonnetier enrichi, chez un marchand de comestibles, chez un professeur de littérature. Il caractérisait le goût berlinois, il y a dix ans; dans vingt ans sans doute, il aura complètement disparu. Car tout est fugitif dans ce monde et les grandes villes changent plus vite que les jolies femmes.

Dans ces maisons, il nous manque à nous Français le foyer : les bûches qui flambent clair dans la grande cheminée, ou la grille de charbon rougeoyante, dont on peut piquer les montagnes noires, en faisant quelque beau rêve.

Le foyer entraîne avec lui toute une foule d'habitudes remplies de tendresse. C'est autour de lui qu'on fait cercle, que la famille se presse, se serre, se sent unie. Ce gai flamboiement qui illumine les cœurs, n'existe pas en Allemagne. A sa place des poèles grands comme des monuments funéraires, et blêmes comme des spectres chauffent davantage, mais sans rayonner.

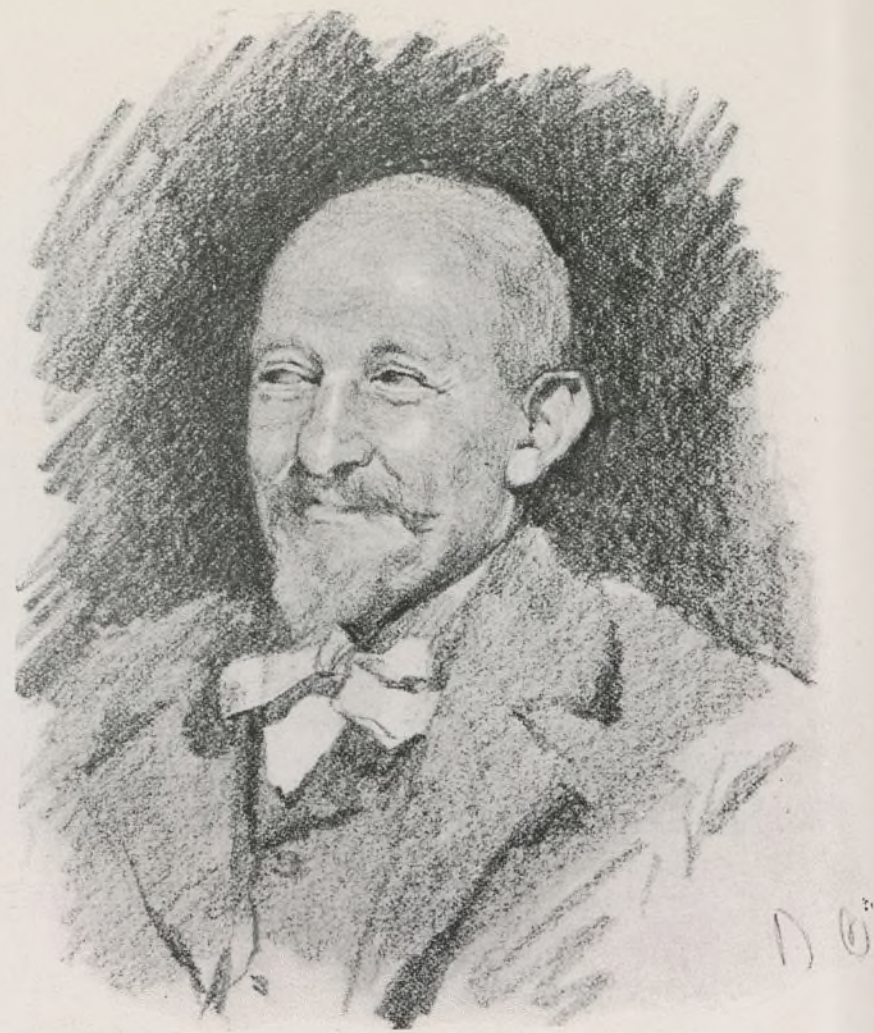
Dans les petites villes, la famille allemande s'élargit, vit au bord de la fontaine, sous les porches et dans les allées de hêtres et de tilleuls. La « heimath » avec tous ses coins aimés y prend la

place de notre foyer français si étroit mais si chaleureux. A Berlin, au lieu de s'élargir, l'unité familiale se disperse. Elle s'en va rouler dans les rues, comme dans une mer lumineuse. La bourgeoisie comme le peuple court au restaurant, pour rompre le train monotone de son existence, et les cafés regorgent de mères de famille, épanouies dans leur atmosphère pestilentielle. Jusqu'à une heure du matin, la foule encombre certaines avenues. Dans les brasseries, temples aux colonnes de marbre que décorent

des préceptes épicuriens, le dimanche, on se bat pour une table, pour une place. On y mange, on y boit copieusement dans une chaleur lourde où le cerveau se congestionne. Comment y apprendrait-on dans le fracas des assiettes, le cliquetis des fourchettes, les appels des « Kellner » et le grondement assourdissant des conversations, à causer avec une discrète ironie, à manier les idées comme de précieux bibelots, et à entrechoquer les mots comme des cailloux pour en faire jaillir quelques étincelles?

Mais si dépensiers que soient les Allemands, leurs ressources restent limitées, et les mères de famille n'écornent pas leur budget hebdomadaire, de gaité de cœur. Elles s'abstiennent donc du théâtre ou de la brasserie pendant la semaine. Il arrive assez souvent que ne sachant ni causer, ni attifer sa vie avec quelques jolis riens, le Berlinois s'ennuie chez lui. Il trouve sa femme bornée; il ne s'est pas donné la peine de mettre en valeur toute sa finesse et les gentilles choses qu'elle pense peut-être, par timidité, elle ne les dit pas. Bref, le mari qui baille et s'énervé, éprouve bientôt le besoin de causer avec des égaux. La brasserie lui réapparaît, fascinante, mais, cette fois, moins bruyante et moins encombrée. Il allume un cigare et sort. Il s'en va vers sa « stammtisch », vers la table des habitués, où l'attend un verre orné de son monogramme, un jeu de cartes graisseux et de bons amis. Suivant son humeur il joue où il cause; le temps passe, la femme dort sans doute, et vers onze heures, il regagne sa maison avec la sérénité que procure un estomac bien lesté de bière. L'habitude désormais règne sur sa vie en dominatrice. Dans son égoïsme masculin, il ne se demande pas si sa compagne est heureuse et, pour l'occuper, pour l'empêcher de se révolter ou de languir, chaque année, il lui fait cadeau d'un nouvel enfant. C'est là le gage assuré de sa sécurité conjugale.

Vers quatre heures de l'après-midi, Madame prend sa revanche. Autour d'une cafetière blanche, au long col, et au bec pareil à celui d'une oie, elle invite ses voisines. Des gâteaux ronds, constellés de sucre, fourrés de crème et de confiture, des gâteaux copieux d'une pâte bien solide aident à avaler le contenu des tasses énormes remplies d'un liquide clair et incertain qu'on appelle café-au-lait en Allemagne. Ces dames médisent, papotent, causent domestiques et à mesure qu'une douce chaleur les pénètre, leurs langues se font plus acérées. Messieurs les maris, s'ils se donnaient la peine d'assister derrière un rideau à ces conciliabules féminins, entendraient de jolis réquisitoires. Nombreuses cependant sont celles qui savent se taire même quand leur cœur est un peu meurtri. Ce sont les femmes qui ne peuvent pas dire « Mein Mann » sans ajouter à ces deux mots une inflexion douce et caressante qui révèle toute une intimité de tendresse. L'amour parfume leur vie et les enveloppe d'un bonheur tranquille, les berce jusqu'à leur mort de son rythme toujours plus câlin.... La femme allemande, si elle tourne à l'aigre peut devenir une insupportable



TYPE DE GRAND COMMERÇANT BERLINOIS



LA COMEDIE ROYALE





*Reproduction interdite*

LA RUE A BERLIN  
FRIEDRICHSTRASSE AU COIN DE GEORGENSTRASSE  
Tableau de M. COSCHELL







megère, mais quand elle sait aimer, son cœur lui donne de l'esprit et même du charme.

La « hausfrau », dont le peuple allemand est si justement fier, ne passe pas son temps à beurrer des tartines et à confectionner des confitures, comme nous le croyons en France, depuis Werther. (Rien n'est plus comique, à ce propos, que la profonde stupéfaction des Allemands quand ils font la découverte des vertus domestiques de nos Parisiennes). La Berlinoise ne sait ni parer son intérieur en le rendant intime, coquet, personnel, ni réaliser ces miracles de confort avec presque rien, dont nos Françaises sont coutumières. Elle est, si j'ose dire, un peu myope dans la vie de tous les jours et pas plus que dans sa toilette, elle ne voit dans sa maison le détail qui choque. Mais comme ces légers défauts sont compensés quand son âme est musicienne! Artiste, elle le redevient quand les secrètes harmonies de son cœur vibrent à l'unisson de tous ceux qu'elle chérit. Le foyer, dont j'ai regretté l'absence, c'est elle qui le crée, en répandant autour d'elle la joie tranquille dont elle est la source vivante. La « hausfrau », c'est la femme du *devoir aimant*.

On la retrouve plus souvent dans la bourgeoisie moyenne que dans le peuple où la ménagère propre et rêche, durcie par la misère, femme de lutte coupant un liard en quatre, âpre au gain, rude à la tâche, se raidit contre le destin. A force de batailler contre la vie, elle devient querelleuse. Surtout si sa jeunesse se déroula platement, sans sourire et sans imprévu... Et si à seize ans elle fut jolie, le nombre de ses fiancés successifs, ou de ses amoureux de passage, érafla pour toujours le duvet de son âme veloutée. En se mariant, elle oublia tout et devint honnête. Mais le passé subsiste quand même, comme la lie des citernes claires qu'il ne faut jamais remuer.

### BERLIN W

Ils habitent tous à l'Occident de Berlin, autour du Thiergarten, du Zoologischer-Garten, à Charlottenbourg et à Schoeneberg, dans le quartier « bavarois ». Ce sont les petits-fils ou les arrière petits-fils de paysans enrichis ou de marchands d'habits très israélites.

Ils sont devenus très cosmopolites, ont vu Rome, le Caire et Monte-Carlo. Vous les avez peut-être connus à Paris. Partout où ils passent, ils observent; rentrés chez eux ils copient et ils collectionnent. Ils logent dans des maisons en stuc ou en marbre, suivant que leur fortune, toujours croissante, date d'une ou de deux générations et vous retrouverez chez eux des bronzes français, des porcelaines de Copenhague, des vases de Sèvres, des meubles de Boule, des tableaux de Manet et des bibelots de quatre sous; un jour que je regardais curieusement des nains jaunes et grimaçants coiffés d'un bonnet en plâtre, des bouledogues bruns, et de lamentables potiches, la maîtresse me dit avec un gentil sourire: « C'est du temps que nous étions pauvres, quand nous nous sommes mariés! » N'est-ce pas touchant?

Une grand'mère française de Berlin W, qui a su faire flotter, toujours plus subtil, dans sa maison accueillante, le parfum de nos vieilles traditions, me disait un jour. « J'ai vu le temps où les dames berlinoises tricotaient au concert en écoutant Lohengrin ».

Berlin W c'est donc une aristocratie financière qui sent encore le terroir et qui dans un décor somptueux, mais emprunté et artificiel, peut se souvenir, en faisant un petit effort, des temps difficiles. Le désir d'éblouir, de paraître et de parader, lutte dans beaucoup de familles contre un penchant naturel vers une extrême simplicité.

Monsieur, qui donne des diners chez Dressel, et qui se rend au cercle en automobile, ne mange que des ronds de saucisse le soir, quand il n'est pas surveillé par l'œil austère de l'étranger. Le luxe n'est pas pour lui un besoin, mais une façade. Il satisfait sa vanité et contrarie sa nature. Son bonheur consiste à gagner de l'argent et non à en jouir; il se trouve être à mi-chemin entre la France et l'Amérique et n'a pas décidé encore si c'est sa femme ou si c'est lui qui dépensera royalement son travail. Ils voyagent beaucoup tous deux, plutôt par convention que par goût et parce que c'est une façon commode de se débarrasser de son superflu sans se fatiguer l'imagination.

Madame sangle sa plénitude nacrée dans des costumes tailleurs ou l'enveloppe dans des robes vaporeuses. Ses toilettes quand elles ne sont pas commandées à Paris ou à Vienne pèchent quelquefois par une élégance un peu surchargée. Elle étale aussi sa richesse sur ses chapeaux.

Une modiste de Paris qui fait fortune à Berlin déployait un jour devant nous des merveilles un peu trop voyantes. « Mais ce sont des chapeaux... *excentriques* que vous nous montrez-là » finit-elle par lui dire en riant. « Que voulez-vous répliqua-t-elle en soupirant. Ici on n'achète que ceux-là. Et on les trouve trop simples! »

Madame se lève à huit heures, se tube, prend un bain tiède, mais ne s'attarde pas trop aux menus détails d'une toilette minutieuse. Si l'hérédité parle en elle, la voilà qui donne des ordres, gronde ses domestiques, prépare même à son mari un petit plat qu'il aime bien. Si elle se trouve davantage dans le mouvement, elle commence à la hâte le dernier roman de Frenssen et médite sur la phrase qu'elle pourra lancer chez madame la Conseillère secrète ou chez madame Son Excellence.

Qu'elle lise ou qu'elle travaille, son temps est coupé par plusieurs petits repas.

L'après-midi elle sort en voiture, flâne dans les grands magasins, visite les expositions de peinture, va à une séance d'un comité, prépare un discours ou parle avec des amies.

En général nos belles madames de Berlin W sont demeurées trop modestes pour formuler des jugements personnels. Si elles sont un peu vieux jeu ou si elles tourbillonnent dans le rayon de



UN PROFESSEUR



LA CATHÉDRALE



INTÉRIEUR DE VIEILLE FAMILLE BERLINOISE (BOURGEOISIE MOYENNE)

\*\*\*





LE MUSÉE ROYAL

ble. Sur les façades des maisons, sur les chapeaux de nos élégantes et dans leurs jugements littéraires, s'étale la même fougue d'exagération. Il ne manque à nos femmes de Berlin pour être accomplies que la science des demi-teintes des jugements pondérés et délicats, des nuances. Elles seules, pourtant pouvaient atténuer petit à petit cette bonhomie un peu rude de leurs maris, cette vanité un peu naïvement étalée, surtout ce gros rire sonnait si fort, qui piquent d'une note presque champêtre le luxe le plus somptueux. Mais elles n'ont pas eu le temps d'installer encore à Berlin la royauté féminine; elles n'ont pas fait prévaloir au profit de leur intelligence, le bénéfice de leur beauté, et l'homme injuste et tyrannique de tempérament n'a pas compris peut-être qu'avec de tendres égards et une courtoisie attentive, il dégagerait de cette sensibilité plus fine que la sienne, un parfum subtil qui embaumerait sa maison trop neuve. Si Berlin W sent encore le parvenu, c'est que la femme n'y a pas encore adouci, sans les énerver, les habitudes viriles.

Et mademoiselle? Cette jolie blonde aux yeux de faïence bleue, rose comme une fleur de pêcher, que fait-elle quand elle ne songe pas à son lieutenant? Elle durcit ses muscles en jouant au tennis avec ses frères et ses cousins; elle s'exalte à la pensée de la « grande Allemagne ». Elle s'enthousiasme pour Ibsen qu'elle ne comprend pas encore, pour Frenssen qui verse en elle des gouttelettes de fraîche rosée, et pour les romans français qu'elle dévore, parfois en cachette. Ni ingénue, ni perverse, sans névroses et sans ignorances, elle sort seule, mais n'offre pas du thé à minuit comme sa sœur scandinave et ne flirte sérieusement qu'en catimini. Sa dot raccourcit beaucoup la kyrielle des fiancés qui se succèdent dans la vie des jeunes filles de condition plus modeste. Elle n'est plus tout à fait la petite oie blanche, ni le lys de la vallée, mais elle n'est pas encore la snobinette désabusée. Sans vivre dans un paradis bleu de ciel, elle possède dans le cœur de fraîches sources d'amour. Il ne lui manque qu'un bon mari, attentif et intelligent pour s'épanouir. Le trouvera-t-elle? La jolie page de Montaigne sur les enfants pourrait s'appliquer peut-être à la jeune fille berlinoise.

Son frère, le Balafre, est un jeune homme solennel et plein de lui-même. Il nourrit, comme beaucoup de jeunes français, la passion des cravates nombreuses et multicolores, s'efforce vers le chic anglais, combine ses toilettes avec soin, démonte avec habileté une automobile, devient ascète pendant deux mois pour concourir dans une équipe de canotiers, et pendant le reste de l'année se fait plumer par de mûres demi-mondaines et adorer par des demoiselles de magasin. A ses moments perdus, il étudie le droit, l'architecture ou même la médecine et se montre en société, tranchant, froid et compassé, d'un absolutisme fulgurant quand il s'agit de proclamer la supériorité de la race germanique et d'émettre des axiomes piqués avec quelque hâte dans St. H. Chamberlain ou dans ce funeste comte de Gobineau. Il ne sait ni causer, ni briller, ni même rire suivant notre goût français, et se confit dans une morgue hautaine et pédante qui paraît cacher de la profondeur. Ce fils a papa ne raconte pas à tout venant ses prouesses amou-

soleil de la faveur impériale elles s'approprient les idées du critique Pietsch. D'habitude elles se contentent de s'écrier, à propos d'un tableau, d'un gâteau ou d'un roman : « Ah! ravissant! délicieux! superbe! » A Berlin tout est ravissant ou effroyable.

reuses. A quinze ans il ne pose pas en principe qu'un jour il sera ministre. Il ne s'enivre pas de métaphysiques ou de proses décadentes, mais quelquefois de champagne ou de cock-tails. Et c'est ainsi qu'il apprend à devenir un bon tyran domestique, posant en dogme sa supériorité, un industriel ou un avocat à l'horizon étroit mais précis, buveur, mangeur, chasseur devant l'Eternel qui saura jouir robustement de la vie beaucoup plus que de la pensée, bel échantillon d'animal humain sans angoisses surnaturelles qui plus tard s'épaissira, deviendra gourmand et rougeaud, tourmenté seulement par la crainte de l'apoplexie, et qui pliera sa femme sous son joug, avec bonhomie, la transformera peu à peu en un être humble et aimant, à peine malicieux en cachette, ou bien voudra la dompter, la révoltera et sera trompé comme un autre.

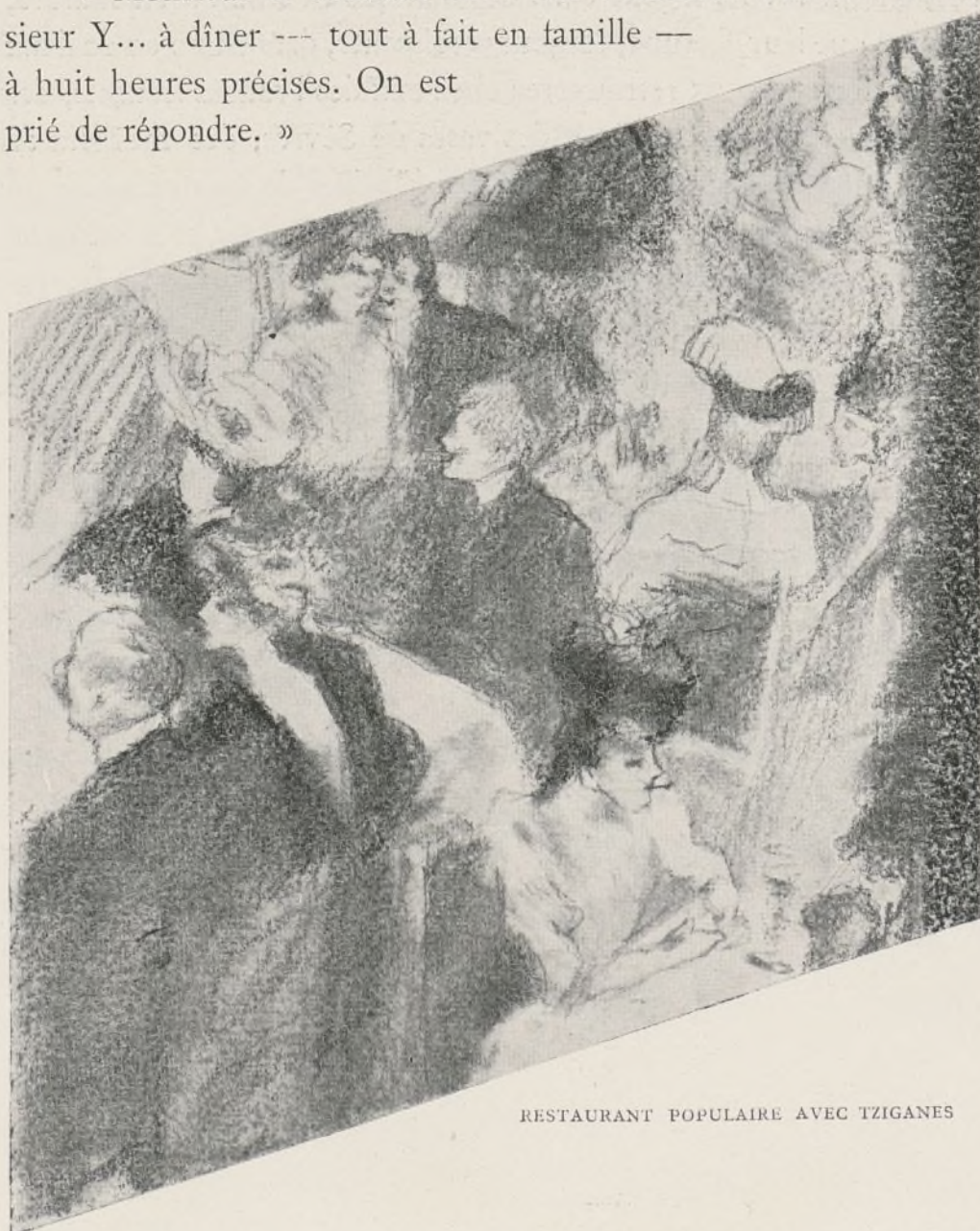
Je ne prétends pas généraliser. Mais j'ai cherché à confirmer par de nombreuses conversations mes quelques expériences qui portent sur douze années. Dans Berlin W, il y a peut-être moins de mauvais ménages que dans les environs des Champs-Élysées. Mais il y a moins de ménages exquis. J'ai pour-

tant rencontré Philémon et Baucis dans la vieille aristocratie prussienne : un vieux colonel en retraite qui trouvait pour sa femme des prévenances de jeune marié. Quand il la prenait par la taille et qu'elle le regardait dans les yeux, avec un mépris superbe des invités, leurs quarante ans de mariage disparaissaient dans un abîme étoilé; leur vieillesse était vêtue de beauté grâce à leur amour. Je pense qu'à Berlin comme à Paris une idylle aussi prolongée est exceptionnelle.

Dans Berlin W, on ne se dit pas « vous » puisque l'Empereur dit « tu » à l'Impératrice, mais il arrive qu'on s'ennuie à deux fortement. Le mari n'a pas d'idées, la femme n'a pas de conversation. Dans le tête à tête l'étincelle pétille peu. Quand la passion des sens s'est éteinte, il fait froid à la maison. Heureusement que les enfants sont arrivés en ribambelle et que les bonnes, même nombreuses, ne cloîtent pas leur gazouillis. Guirlande vivante, ils réunissent ces deux poteaux qui se morfondent.

### RÉCEPTIONS MONDAINES

« Monsieur et Madame X... ont l'honneur d'inviter Monsieur Y... à dîner --- tout à fait en famille --- à huit heures précises. On est prié de répondre. »



RESTAURANT POPULAIRE AVEC TZIGANES



A huit moins cinq, le Français nouveau venu à Berlin sonne et est introduit dans un vestiaire absolument vide où le débarrasse un valet en livrée ou bien une femme de chambre avec une crête blanche dans les cheveux.

Par une porte entrebaillée, il aperçoit une table étincelante chargée de fleurs, de cristaux et de surtouts en argent, se prolongeant à l'infini avec soixante ou soixante-dix couverts. Ce soir-là la « famille » sera nombreuse, mais elle n'est pas arrivée. Vers huit heures et demie le maître de maison a épuisé avec son hôte de nombreux sujets de conversation. Pris d'une vague inquiétude celui-ci se demande s'il ne s'est pas trompé de jour, par hasard. Quand soudain on sonne, et le premier invité apparaît enfin. Vers neuf heures et demie, une trentaine de messieurs ont présenté

taux, même fleurs, même argenterie, même service. D'un bout à l'autre de la table, des infinités de voix murmurent :

— Avez-vous été chez Reinhardt?

— Avez-vous lu le *Berlin W d'Edel*?

— Avez-vous lu *Hilligenlei*?

Et les épithètes enthousiastes partent en fusée, et la gloire des superlatifs se déroule... Les valets passent en murmurant : Château-Margaux 1887. Zeltinger 1893. Les figures se congestionnent. Elles apparaissent larges et sympathiques, comme celles de robustes paysans en ribote tandis que les yeux des blondes jolies s'humectent et deviennent d'un bleu plus tendre sous les cheveux d'or... Et les juives ont des regards bruns de biches effarouchées.

Tout dîner se termine par la même cérémonie. On s'incline



UN SOIR AU ZOOLOGISCHER GARTEN

leurs hommages en secouant la tête et en réunissant les talons. La maîtresse de maison prodigue ses sourires aux vieux messieurs à brochettes qui sont l'honneur de sa soirée. Les crissements des robes de soie accompagnent le doux murmure des voix féminines et tandis que dans le salon blanc et or les épaules blondes mettent une pâleur chaude, que des invités graves et roides font connaissance après avoir dit : « Mon nom est Schultze! — Mon nom est Meyer! » en silence un estomac français se contracte. Le vieil ami de vingt ans qui se permet tout, a déjà tiré sa montre deux fois. Il bougonne entre ses dents : « On attend encore l'Excellence! » Elle arrive enfin, et vers dix heures moins le quart, on se trouve assis le long de la table en fer à cheval.

Le dîner s'accomplit suivant les rites européens. Même cris-

à droite, on s'incline à gauche, et on murmure d'une voix douce :

— Béni soit le temps du repas!

Après quoi, l'on s'approche de la maîtresse de maison qu'une foule assiège, et on répète d'un ton pénétré :

— Béni soit le temps du repas!

Et soixante-dix fois, l'hôtesse, charmante et souriante, reprend comme un écho en sourdine.

— Temps du repas!

On prend le café dans le grand salon, quelquefois d'un style très sobre, mais le plus souvent rempli de merveilles acquises au hasard des voyages et des découvertes. Une statuette de Prudhon y voisine avec une madone italienne hiératique et noirâtre. Sous un dôme de tapis turcs tout harnachés d'or brûle une



lampe byzantine, et les vieux meubles à tête de lion évoquant la splendeur solennelle de Louis XIV, semblent regarder d'un œil méprisant les fauteuils aux bras de sirène, qui s'allongent voluptueux en se balançant. On cherche aux murs machinalement



PLACE DU CHATEAU

des tomahwacs, des fusils arabes et des flèches empoisonnées, et on les trouve quelque fois à côté d'un portrait de Bismark, noir comme l'asphalte, ou d'un buste de Guillaume II. Tout au fond, un jardin d'hiver étend ses palmes. Ici tout est beau, tout est précieux, tout est disparate et dans ce bazar magnifique et plein d'imprévus, on cherche presque des yeux la caissière.

### AU ZOOLOGISCHER-GARTEN

Les jours et les soirs d'été, avant les vacances, Berlin se promène sa langueur impatiente parmi tous les animaux de la création. Sous l'œil des lions, très beaux, très las et très nobles, aux crinières bien peignées et, à l'arrière-train rasé comme celui des caniches, une foule énorme piétine dans les allées ratissées. Et les cerfs nombreux brament d'amour, lançant un cri plus féroce que celui des tigres et, le soir tombant, le ciel devient d'un bleu sombre, comme dans les toiles de Böcklin.

Les corolles blanches du gaz s'éclairent d'une pâleur chaude... Un gros homme boudiné dans un uniforme bleu, monte sur l'estrade du kiosque. L'orchestre aujourd'hui dénature du Wagner et s'élance ensuite sur les flots du Danube bleu.

Et la foule en toilettes claires moutonne comme une mer, tandis que l'armée des étoiles éclaire le velours du ciel septentrional. Demi-mondaines et officiers qui passent et repassent croisent des regards comme des épées. Des bandes de jeunes filles deux par deux, trois par trois, caquètent leurs émotions. « L'as-tu vu ? Il m'a souri. — Ce doit être un lieutenant de la garde en civil — Un joli garçon ! » La foule est si dense qu'on ne voit pas les grands pieds de ces jolies filles et leur démarche de gentils canards. Seuls, leurs bustes fermes et bombés émergent, sous les chapeaux ronds ornés d'une plume. Tout le jardin maintenant s'étoile, et la foule qui grossit sans cesse est baignée par une lumière tour à tour jaune et bleuâtre. En face, comme un château fort, s'érige le restaurant cher, où montent la garde des garçons solennels empesés et lents. Sur les tables blanches s'allument les lampes roses. Les seaux à champagne scintillent. On mange lentement pour qu'il dure plus longtemps ce repas à la belle étoile caressé par les valseuses et par le frémissement de la foule. Les impitoyables « Kellner » imposent d'ailleurs un quart d'heure d'inter-



PORTE DE BRANDEBOURG

valle entre chaque plat.

Plus bas, et à l'autre bord du flot mouvant, les bocks plébéiens s'amoncellent sur des tables couvertes de napperons bleus et rouges. Des enfants innombrables jouent dans les jambes du

père, grimpent à la chaise de maman, tirent les cheveux à la tante, piaillent, s'abattent et tourbillonnent, enveloppant les gens graves, de leur volée.

Un petit paquet carré ficelé de rouge et sur lequel reluisent des taches graisseuses est sorti avec précautions de l'ombrelle familiale. On en tire huit sandwiches composées de pain gris, de margarine et de gruyère. Pour montrer qu'il a une grande bouche, papa les avale presque d'un seul coup, et pendant une demi-minute il ressemble au dieu qui souffle le vent. Une odeur forte flotte dans l'air : les « stullen » ont fermenté dans l'ombrelle.

Entre les deux campements, entre les petits et les grands bourgeois, ceux de la plaine qui mastiquent du pain noir enduit de beurre, et ceux des hauteurs qui décortiquent des écrevisses devant des souprières d'argent, va et vient la foule amorphe des officiers et des commis, des dames qui vent en coupé et des demoiselles qui prennent l'omnibus. tandis qu'au loin barrissent les éléphants et que les ibis roses perchés sur un pied au bord de l'étang, s'endorment peu à peu dans leurs plumes hérissées.

Ils communient tous, grands et petits, dans la mauvaise musique.

### BERLIN QUI ÉTUDIE

Que ce soit un historien illustre comme von Treitschke un théologien de génie comme Harnack, un économiste « mondial » comme Wagner qui professe, ou un médiocre



L'ALLÉE DE LA VICTOIRE

quelconque, le spectacle universitaire ne varie pas. Penché sur sa table, les jambes croisées, le grand homme lit son cours comme il est écrit, en hésitant s'il est myope, d'une voix terne, mal timbrée, monotone, enveloppant la science comme d'un suaire d'ennui. Il dicte assez rapidement. La plupart des étudiants écrivent à la vapeur, sans penser à jouir de la phrase ou de la pensée. Quelques-uns écoutent, admirent et sans lever la tête, sans quitter leur plume, expriment leur enthousiasme en se livrant à une gymnastique désordonnée de leurs extrémités inférieures. Ils « applaudissent » avec les pieds. Quand l'approbation devient générale c'est comme si une troupe d'étalons se précipitait dans la salle et l'ébranlait de son galop. Une pcussière brune, monte et flotte dans le jour grisâtre. Cet incident ne se produit guère que lorsque le savant professeur enfourche une de ses idées favorites. Son geste se fait alors plus saccadé, plus coupant, sa voix se hausse ; un coup de boutoir à un illustre contradicteur marque le point de vue fortement. Les disciples saluent au passage, par des trépignements, la page de vie scientifique qui vient de tourner. Derrière les lunettes, par dessus la table professorale les yeux de myope regardent, curieux et comme surpris. La tête auguste fait un plongeon et la mélodie recommence.

Ces penseurs méprisent évidemment l'art oratoire et ses arti-



fices. Ils le haïssent peut-être comme l'adversaire frivole dont les duperies seraient redoutables. C'est la vérité qu'ils servent à ces jeunes gens, la vérité nue sortant d'un puits de science.

Même dédain pour l'art d'écrire. Trois fois le même

Esclave de son manuscrit, le savant ne consacre presque jamais son heure de cours au même sujet, et s'il lui reste trois minutes il entame résolument une autre matière. « Professeur pour dames ». Voilà le stigmaté qu'il faut éviter à tout prix.



REDOUTE DANS BERLIN W

mot revient dans la même phrase, affichant le mépris superbe du maître pour les répétitions. Dans un désordre quelquefois sublime, les idées chevauchent les unes sur les autres et la leçon est rarement composée avec soin. Jamais une péroraison éloquente ne groupe les résultats obtenus par une méthode impeccable.

Cette indifférence pour la beauté de la forme conduit-elle les maîtres de Berlin à la vérité absolue? J'en doute puisque leurs recherches aboutissent quelquefois à des résultats opposés. Mais une admirable sincérité les amène à raturer sans cesse leurs phrases lourdes et à ruiner leurs échafaudages.





UNE DAME INFLÉGANTE

Au fond, c'est la différence des langues qui crée la différence des cours universitaires à Berlin et à Paris.

Les professeurs berlinois ne voient la vérité qu'à travers le buisson de la phrase allemande, où après bien des incidences et des réticences, le verbe décisif tombe, comme un verdict, à la fin. Leur syntaxe, avec ses mots composés est comme une synthèse vivante qui peut contenir côte à côte le fait et l'idée générale qui s'en dégage. Elle est un tout vivant et frémissant où chatoient les nuances et où s'affirme du même coup le résultat positif. Nous, Latins, au contraire, avec notre langue qui abhorre l'enchevêtrement, nous apercevons la vérité dans de petits miroirs clairs qui se juxtaposent. Notre syntaxe est analytique. Mais la synthèse finale devient pour nous une nécessité d'autant plus impérieuse ; car sans elle nous n'aurions que des fragments lumineux de vérité. Donc, plus que le professeur berlinois, le professeur parisien a besoin de transitions et de conclusions. Il

termine son exposé par une péroraison, et j'entends par là non pas une phrase pompeuse et déclamatoire, cherchant à arracher à un auditoire un applaudissement superflu, mais la cristallisation définitive de tous les faits ou de toutes les expériences, en un système ou en une idée générale.

Nous avons besoin d'un peu de rhétorique pour la recherche de la vérité. Les Allemands aussi, d'ailleurs, mais à un moindre degré. Le défaut de leur méthode consisterait peut-être à ne pas toujours voir clair dans leurs buissons, tandis que notre goût de la clarté symétrique nous entraîne parfois à des classements artificiels.

Les étudiants travaillent-ils à Berlin plus qu'à Paris ? Nos Berlinois boivent davantage et ils aiment moins. Ils sont peut-être moins intelligents et plus raisonnables. Leur vie sentimentale n'est pas compliquée et ils ne passent pas des heures à combiner des plans d'attaque contre l'éternel féminin ou à souffrir voluptueusement d'une défaite vécue ; ces heures de loisir, ils les consacrent plutôt à reprendre les mêmes refrains, et à lamper un nombre infini de bocks.

De gros ventres, des figures bouffies, un cœur qui ne fonctionne plus bien, un cerveau lent et endormi, tel est le bilan de l'ivrognerie allemande. Des nerfs usés, des mains qui tremblent facilement, un cerveau qui s'affole vite, tel est celui de la débauche française. Entre ces deux extrêmes, l'étudiant moyen, en Allemagne comme en France, est un bon garçon qui passe ses examens, et qui ne possède pas beaucoup d'idées personnelles.

Le nôtre discute, pérore, prononce des discours socialistes, récite des vers, est frotté de littérature, comprend l'art par intuition, se destine à la politique, rêve d'être un grand homme, veut s'affranchir de tout préjugé et tombe dans l'anarchisme pour précéder plus tard les bienfaits de l'autorité.

Le leur, chante plus qu'il ne raisonne, critique l'empereur, admire Bismarck, ignore les poètes compliqués, éloigne de son esprit toute idée subversive pouvant compromettre sa carrière, aiguise son patriotisme, se spécialise avec soin pour avancer plus vite, adore la hiérarchie, se plie même dans le jeu, avec bonheur, au commandement.

Ferventes dans le travail, les deux élites se valent, épurant jusqu'à la beauté les qualités de leurs races.

## AU THÉÂTRE

Les Berlinois sont délicieux au théâtre, sauf pendant les représentations de Gerhart Hauptmann. Oui, c'est entendu, ils mastiquent pendant les entr'actes. Pour se remettre de leurs émotions artistiques, ils boivent de la bière, de la limonade et enfournent petits pains sur petits pains beurrés, au foyer de l'Opéra... Et encore pas tous. Cette habitude tend à disparaître, et les gens « select » qui vont souper à onze heures du soir, ménagent leur appétit.

A part ce léger travers, les Berlinois sont exquis. D'abord ils n'arrivent jamais en retard. A sept heures et demie sonnants la salle est pleine, le rideau se lève. On n'entend plus un chuchotement. Dans le parterre obscur les crânes chauves qui luisent jettent des reflets. Quelques diamants, de ci, de là, lancent des feux. Mais aucun chapeau féminin ne s'érige, détruisant par sa fantaisie le moutonnement égal des chevelures ou des perruques. Une règle inflexible, absolue, relègue au vestiaire les petits chefs-d'œuvre que notre douceur parisienne tolère et protège.

Ce public aimable reste muet jusqu'aux entr'actes. Jamais la divine Destinn, jamais M<sup>me</sup> Hertzog, dans ses trilles compliquées, n'ont pu arracher à ces enthousiastes stoïques un seul applaudissement, avant que le rideau ne soit tombé. Si grandes, si violentes que soient l'émotion ou l'admiration, le parterre berlinois sait les dominer et attendre. Il a trop peur, en applaudissant, de perdre une phrase musicale, d'estropier une œuvre en la coupant dans son envol. Respectueux du maître, ou même de l'apprenti, il se tait pour ne pas lui nuire et si d'aventure, dans une loge, une jolie étrangère de passage se hasarde à bavarder, des chuts énergiques et indignés la rappellent au devoir austère qui est d'écouter en silence, comme à l'église.

Pendant l'entracte le public se répand dans les couloirs et éclate en exclamations sur la musique ou sur la pièce qu'il vient d'entendre. Des jugements sommaires, par monosyllabes, courent de groupe en groupe et résument l'opinion. Nostalgiques d'être si rares, quelques jolies toilettes, noyées dans une multitude de robes en forme de sacs ou de corsages en soie blanche à 20 marks 50, ne font qu'accentuer par contraste la préoccupation générale de simplicité.

D'un œil curieux le critique en veston gris ou en redingote digne de ses pères, dévisage le jeune snob, anglais, américain ou français qui promène dans la cohue un frac ajusté et une badine précieuse. Cependant quelques smoking et quelques habits, sentent le terroir natal ; mais en somme on ne se met point en frais pour aller au théâtre, parce que le public n'y joue pas de rôle.

Aux représentations de gala, les grillons noirs de la presse, perdus dans une houle d'uniforme



UNE ÉLÉGANTE DE BERLIN W



mes étincelants aperçoivent à droite et à gauche de la loge impériale encombrée de souverains, comme une traînée chaude et lumineuse d'épaules nues. A gauche, c'est le côté Cour; à droite c'est le jardin des diplomaties étrangères. A moins d'être prévenu, il n'est guère possible de les reconnaître et de les définir à première vue. Pour avoir une certitude il faut découvrir la beauté d'une japonaise. Et voilà qui renverse bien des théories. La vieille aristocratie prussienne ne diffère presque en rien des aristocraties étrangères : Une fois averti, le grillon prend sa revanche et perçoit des quantités de différences à peine sensibles : du côté Cour, des toilettes moins riches, des bijoux plus anciens, des parures qui ont des siècles. Il lui semble aussi que du côté diplomatique les jolies femmes sont plus nombreuses. Mais ce n'est guère étonnant, puisque la splendeur de la race allemande épanouie dans une verte jeunesse se trouve reléguée à un étage supérieur.

Personne n'écoute, sauf quelques officiers sans fortune qui n'ont pas l'occasion d'aller souvent au théâtre; mais dans les cœurs des nouveaux-venus fermente une joie sans borne. La fierté de se trouver là, parmi ces grands seigneurs et ces princes, monte en hymne d'allégresse reconnaissante vers Guillaume II ou vers M. de Huelsen. Ce chant de l'orgueil triomphant domine tous les banquiers anoblis de fraîche date et abolit en eux toute autre pensée. Les habitués au contraire, déjà blasés sur ces sensations éprouvent le souci de bien se tenir et de ne rien perdre du spectacle, sans avoir l'air de l'observer. La comédie, ce soir là, c'est l'Empereur avec les rois qui l'entourent, c'est la foule chamarée, c'est ce ruissellement de gloire et de fortune, glacé par le décorum et l'étiquette. On se sent solennel, empesé, ennuyé et fier. Nul n'applaudit. Devant tant de pompe et de majestés, les purs chefs-d'œuvre exécutés à merveille semblent dépouillés de leur beauté immortelle. Ils sont devenus pour nous comme des étrangers, que l'on est ennuyé de retrouver là. A les percevoir si lointains, si indifférents, on finit par éprouver à leur égard comme une gêne secrète, comme un inconscient remords. Pour peu que l'on ait une sensibilité affinée, Wagner se met à vous poursuivre comme un vieil ami que l'on aurait eu honte de saluer; c'est qu'en effet, ce soir-là, on a un peu péché contre l'art.

Guillaume II, soleil de ces réunions, se plaignait un jour de

n'avoir jamais pu observer « les tigres des premières représentations à Berlin ». Sa présence suffirait à les adoucir. De plus c'est Gerhart Hauptmann excommunié à la Cour qui possède seul le don de rendre les Berlinoises insupportables, au théâtre. Dès qu'on joue pour la première fois

une de ses pièces, un esprit diabolique transforme la salle.

Au balcon, tous les pontifes de l'art dramatique sont alignés, Sudermann à la barbe assyrienne, Fulda, Pierrot lunaire et tourmenté, Paul Lindau aux cheveux bouffants en arrière, aux gestes fébriles, aux yeux étrangement pâles sous le lorgnon, l'Arronge au masque de bon satyre, Blumenthal, Hirschfeld... Le rideau se lève et c'est tantôt un drame puissant et rude, tantôt un conte de fée, lyrique et frais comme une matinée de printemps, tantôt un zéaiement enfantin, un balbutiement sans queue ni tête qui se déroule devant nos yeux... Car les chutes de Hauptmann sont lourdes et ses sommeils sont profonds.

Mais qu'elle soit forte ou fragile, réaliste, lyrique ou insignifiante, toujours l'œuvre du poète nous conduit au même scandale : un parterre debout, en fureur, des gestes de fanatiques, des clefs sortant des poches et se plaçant sous les lèvres. Le parti des siffleurs et le parti des applaudisseurs se dévisagent avec haine et pour un peu, ils se prendraient aux cheveux.

Pourquoi? C'est que les uns et les autres sont venus avec une idée préconçue et qu'ils se sont exaspérés mutuellement pendant six à sept quarts d'heure. Deux messieurs polis, corrects qui se connaissent peut-être et s'estiment, sont assis là côte à côte dans deux fauteuils rouges. Ils écoutent et ne disent rien. Mais dans leur silence percent bientôt avec évidence ces deux pensées parallèles : « J'ai à côté de moi un snob! J'ai à côté de moi un crétin! » Plus l'œuvre s'avance et plus ces pensées s'accroissent sur leur visage comme sur une plaque photographique. La catastrophe éclate enfin. Le monsieur de droite applaudit en regardant bica en face le monsieur de gauche, qui, du coup, se met à siffler. Pour un rien ces deux hommes bien élevés se diraient quelque sottise en l'honneur de Gerhart Hauptmann.



CHEZ KEMPINSKI



UNTER DEN LINDEN



LE MARCHÉ AUX GENDARMES



Il est d'ailleurs intéressant, ce public berlinois qui n'a pas beaucoup changé de mentalité depuis qu'il raffolait de Sardou, qui s'en va encore se réjouir le cœur aux farces gauloises, mais qui, dompté par une critique implacable, fait pieusement pénitence devant des pièces où luit le génie parmi les obscurités. Quelques auteurs ont parfois un peu abusé de son adorable indulgence et de cette patience ingénue qui se désespère de ne pas comprendre tout à fait et se plie tenacement au travail ingrat de déchiffrer quelques belles énigmes en plusieurs actes.

### LES BANQUETS

Dans notre Berlin un tantinet pantagruélique où l'on mange du matin au soir et quelques fois du soir au matin, les banquets tiennent une large place.

C'est presque toujours une table en fer à cheval, dont le milieu sert de refuge aux autorités, qui s'allonge dans une salle splendidement éclairée sous les accords tutélaires d'une musique en uniforme. Le festin débute par du champagne allemand avec les huîtres et finit par du champagne français avec la poularde et jusqu'au dessert.

Dès le potage, un monsieur souvent chauve et décoré se lève pour porter le toast inévitable à S. M. A peine a-t-il prononcé le mot magique de « Kaiser » que la salle, dans un élan, se trouve debout, le verre à la main.

Mais souvent il arrive que l'orateur continue à parler pendant cinq ou dix minutes sur les mérites éminents de Guillaume II. Alors on se rassied doucement l'un après l'autre et tout en écoutant d'une oreille un peu distraite on guette pourtant le moment où le discours va se jeter comme un confluent dans le *hoch* ! final.

Sa Majesté l'Empereur qu'il vive hoch !

Et encore une fois hoch !

Et encore une fois hoch !

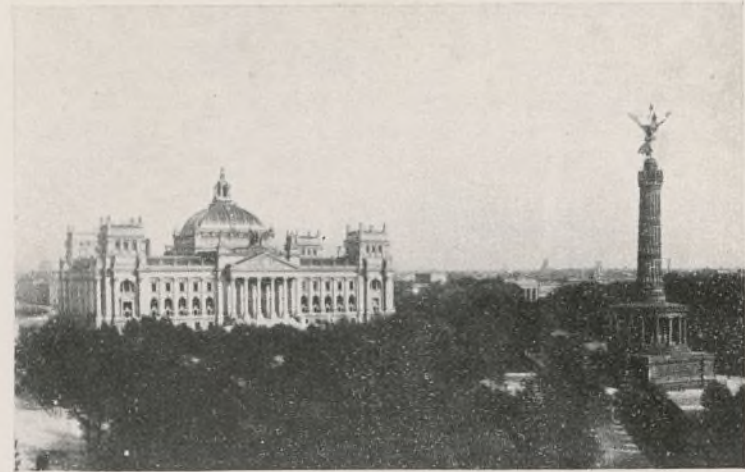
Et l'on se rassied après avoir poussé les trois hoch ! comme à la parade, tandis qu'en haut la musique est prise de tremblements nerveux accompagnés de roulements de tambour.

Ce cérémonial accompli, le banquet s'achève dans la quiétude.



JEUNE FILLE DANS BERLIN W

Jusqu'à la fin, le murmure des voix reste adouci. Rarement un maître dans l'art oratoire trouve des accents capables d'arracher nos convives au plaisir de savourer. J'en vis un qui se promenait en toastant, le verre à la main et de long en large, entre les trois tables, comme un lion. Dans le fond, les garçons massés comme une armée noire, attendaient sans chuchoter; lorsque le dernier mot fut dit, le majordome leva un doigt ganté de blanc et, d'un pas rythmé, nos serveurs s'élancèrent en file indienne le long des tables.



LE REICHSTAG

### BERLIN QUI S'AMUSE

On boit. L'ivresse à Berlin est le rythme du plaisir. Dans une atmosphère alourdie par les fumées, dans un brouillard bleu, translucide, le philistin de brasserie, en attendant que sa femme, au retour, lui jette à la tête ses bottines ou son oreiller soulève d'un geste lent le litre en grès de couleur grise.

On boit. Chez *Kempinsky*, restaurant chic des petites bourses, des milliers de buveurs dégustent avec du vin claret de Moselle ou du sect allemand, les portions à soixante-quinze pfennigs. On boit, dans un bruit assourdissant, dans un tourbillon violent, quelque peu brutal, de gens qui rôdent en quête d'une place libre. *Kempinski* c'est une tour de Babel où des personnes bien et mal élevées exaspèrent leur jacassement. On y parle et on y péroré pour une semaine, devant la perdrix au choux, le caviar ou les écrevisses. Des garçons philosophes évoluent avec une sage lenteur parmi la foule criarde. Plus le service est lent, plus on boit.

Le « Café National », c'est autre chose...

Je ne connais pas au monde de spectacle plus moralisateur que le « Café National ». Entre les tables circulent de longues files de provinciaux échauffés. Des familles s'y rendent en troupe, le père en chapeau tyrolien à plume de coq, la mère étriquée sous une capote noire, la vieille sœur jetant des regards sournois. Ils sont venus là, ces braves gens de Konitz ou de Wernigerode, pour contempler la grande honte de Berlin dont les pasteurs de campagne leur ont chuchoté l'existence. Et c'est avec des airs de mystère, qu'à leur retour, ils murmureront, encore remplis d'un secret remords; « Nous l'avons vu ma chère ! Eh bien ! c'est très convenable ! »

Les riches ne fréquentent pas ces lieux. Ils s'en vont plutôt dans les *Cabarets* boire des vins abominables en écoutant des chansons d'une grivoiserie appuyée.

### A LA CAMPAGNE — BALS POPULAIRES

Dès dix heures du matin, nous nous empilons dans un compartiment de troisième. Nous sommes quinze, huit assis sur les bancs de chêne, sept debout. Les hommes fument, les femmes causent. L'atmosphère bleuit et se fonce. A toutes les stations une lutte brève s'engage entre les possesseurs du wagon et ceux qui voudraient pénétrer dans la tabagie. Déjà les maisons s'espacent, entourées de jardins assez rabougris. Au bord des talus, des bois de sapins apparaissent. Mon voisin et ma voisine, pour inaugurer cette journée de plein air qui doit marquer dans leur vie, comme un crescendo d'amour ineffable, commencent à se pétrir les mains. Les gros doigts rouges et boudinés se promènent





*Reproduction: interaite*

## INTÉRIEUR ARISTOCRATIQUE

Tableau de M. COSCHELL







sur les gants blancs de filoselle comme des écrevisses sur une assiette de restaurant.

Nous arrivons enfin au Grunewald, en pleine forêt. Des deux côtés de la gare, faisant face aux locomotives crachant de la suie, mais tournant le dos aux arbres, émergent deux guinguettes noires de gens. Ce sont les Berlinoïses chez qui l'amour de la nature ne dépasse pas la première étape. En sortant du wagon, ils se sont engouffrés dans ces jardinets pour y savourer quelques bocks et entamer leur provision de sandwiches.

Plus courageux que ces déserteurs, nous nous engageons dans l'étroit sentier qui chemine entre les pins. A droite et à gauche la forêt déploie ses tapis de mousse. De petits lacs de soleil sont barrés par l'ombre des arbres. Les pies, les geais, les pics et les corbeaux s'évertuent à un tintamarre engageant. Mais le gros des promeneurs préfère le sentier poussiéreux. Il conduit en effet vers les joueurs d'orgue, vers le singe et le petit savoyard. Comment est-il venu là, cet ami de mon enfance, aussi sale, aussi déguenillé, aussi effronté qu'il y a vingt-cinq ans ? On m'assure qu'il arrive de Bohême et qu'il parle tchèque. Autour de lui on fait cercle pour voir le singe danser aux soubresaut d'une corde.

Maintenant nous avons dépassé le parvis des papiers graisseux étalant dans cette propriété impériale les convictions socialistes de notre peuple. *Vorwärts ! Vorwärts !* En avant ! Déjà un lac bordé d'ajoncs scintille comme une plaque d'étain au milieu du velours sombre. Des buissons d'aubépine en fleurs bordent le chemin. Les taillis se pressent plus drûs et les gazons se veloutent. Une troupe de trente cyclistes en casquette blanche, aux mollets énormes, passe en ouragan de nickel et de jupes vertes. Les encolures rouges émergent des cols de flanelle et les croupes arrondies s'amincissent en fuyant. Une langueur semble tomber du ciel laiteux sur cette campagne et sur cette race sévères. Les amoureux se sont pris la main.

Et voilà qu'au détour du chemin, dans une assez vaste clairière, nous apercevons cinq petits groupes d'ombrelles, autour de cinq redingotes noires étriées dont les bras maigres s'agitent. Ce sont les missionnaires de M. le pasteur Stœcker.

Dans le sentier creux les mots « grâce de Dieu » et « amour du Tout-puissant » portés sur l'aile du vent arrivent par pieuses bouffées. Quelques fillettes rieuses se sont arrêtées — et écoutent — puis repartent comme un troupeau bondissant.

Et l'armée des promeneurs continue sans gaité bruyante, sans vivacité, sans éclats de voix, sans rire éclatant à piétiner dans la poussière, en marchant à la queue-leu-leu, jouissant avec

un bonheur tranquille de l'air pur, du ciel léger, du printemps. Une troupe d'ouvriers, conduits par un maître d'école à barbe rousse, chante des « lieds » gravement. La mélodie en est fraîche et compliquée. L'exécution est presque parfaite. Une sensation exquise nous enveloppe. Autour d'eux on crie bravo ! et on bat des mains. Sans un geste, sans un remerciement, sans un sourire, comme des écoliers devant leur pupitre, une seconde fois, ils versent dans les cœurs plébéïens un peu d'idéal noble et harmonieux. Puis ils détalent, d'un pas lesté.

Enfin nous apercevons la Terre promise, je veux dire les restaurants disposés en couronne autour du lac. Des centaines de petites tables aux napperons bleus s'y entassent sous des réverbères garnis d'une lampe à pétrole. A perte de vue s'étendent des bocks et des cafetières blanches et le lac brode le tout d'un ourlet d'argent. Entre les milliers de buveurs circule une foule consternée. Si d'aventure une famille lâche sa table

avec la joie des conquêtes, devant des papiers maculés et des verres vides, des miettes de pains et des peaux de saucisson, tandis que, morne, tournoie le flot noir des gens endimanchés qui n'ont pas encore trouvé d'asile pour boire. Un piano mécanique domine cette multitude, de ses sons très fortement martelés. Une valse canaille et lourde, mais à la mode, verse sa paix sur tous les visages ; les lèvres scandent un refrain aux variantes parfois obscènes. Il passe sur la foule comme une folie de danse. Et voilà notre jeunesse grimant l'escalier du hangar doré qui sert de salle de bal.

Le tour de danse coûte deux sous, mais on peut regarder pour rien. Il y a là quelques commis de magasin, pommadés et diplomatiques, deux ou trois sous-officiers dont les boutons en or rouge luisent à chaque tournant de valse, des bonnes d'enfants et des boutiquières. L'élément féminin se trouve toujours en grande majorité, car c'est le danseur qui paye, et les couples de femme, s'élançant plusieurs fois, tentation rythmée, avant d'amorcer un spectateur. Dès que la musique entre en elles, les Berlinoises s'affinent et se transforment. Rien n'est joli comme ces deux robes également balancées et dont l'envol est toujours discret. Mais peu à peu excités, les cavaliers se risquent à inviter nos belles valseses, avec un air grave et empesé. Elles acceptent, mais sans sourire et ne se mettent à rayonner que s'il danse passablement, sans trop lancer les pieds à droite et à gauche. Leur taille alors s'assouplit en s'abandonnant, leurs yeux bleus s'humectent, leurs cheveux blonds bouffent en mousse d'or autour de leurs frais



COMPOSITEUR D'OPÉRETTES (ZEPPLER) AU PIANO DANS UN CABARET



visages emperlés de gouttelettes, et pour peu que l'homme leur paraisse honnête dans ses propos et point brutal dans ses gestes, nos fillettes, *in petto*, l'ont déjà promu à la dignité de « braütigam ».

Que voulez-vous ? L'Europe a la monogamie, l'Afrique la polygamie, mais l'Allemagne possède mieux encore : la « braütigamie ».

### LE RETOUR

Ils ont beaucoup bu et beaucoup dansé. Ils ont aspiré à pleins poumons la vase des lacs remués par les bateaux à vapeur qui passent. Des yeux, ils ont suivi la boule courant dans une rigole de bois pour abattre d'un seul coup plusieurs grosses quilles

deforêts, la terre semble se contracter dans un silence profond. Mais du ciel qui s'étoile, une divine langueur tombe et s'insinue dans les âmes simples; un peu de beauté les effleure de son aile, et des mots maladroits s'efforcent à exprimer l'éternel amour...

C'est à ce moment que, par une cruelle ironie, surgissent les affres du retour.

Pendant des minutes d'ennui mortel, ils se tiendront debouts, entassés sur des pontons en bois pourri, entre les eaux stagnantes du lac. Ils verront passer, sans espoir, les vapeurs surchargés de monde et sentiront entrer dans leurs côtes, les coudes de leurs voisins. Puis, flageolants de fatigue, ils recueilleront, si le sort les favorise, une dernière place à côté de la machine qui, pendant une heure et demie leur lancera au visage son haleine forte. Ou bien, les jambes déjà alourdies ils devront refaire comme un calvaire le



RESTAURANT POPULAIRE

et devant ce jeu national, d'adresse et surtout de force, leur cœur s'est dilaté de tendresse. Le ciel s'est assombri. Les flammes des lampes vacillent jaunâtres et animent des ombres dansantes. Le pétrole répand son odeur si mélancolique. Noire



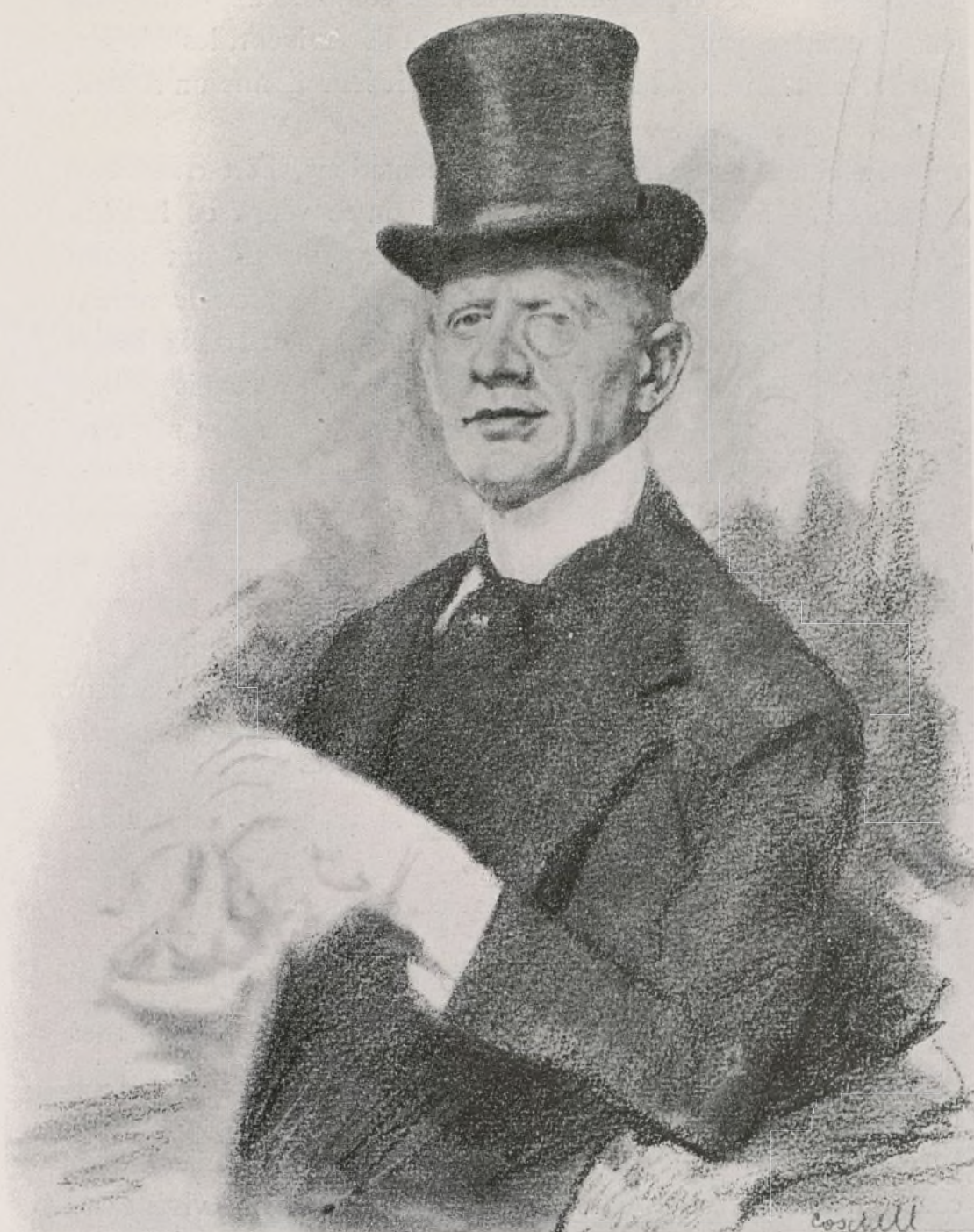
WINTERGARTEN

chemin, si court le matin. Et quand ils arriveront las et endormis à la gare où ils débarqueront, de nouveau il faudra lutter pour envahir les wagons. Elle et lui y dormiront, sans plus songer aux tendresses ébauchées; leurs têtes se calineront dans l'inconscient du sommeil, piqueront des révérences et, aux arrêts brusques, se redresseront un peu hébétées comme pour prendre le monde à témoin de l'injustice qui leur est faite. Que de liaisons naissantes n'auras-tu pas dénouées, que de défaites résolues en secret, n'auras-tu pas empêchées, ô sommeil ennemi de l'amour, protecteur de la vertu !

\*  
\* \*

Les fêtes champêtres des environs sont assez souvent complétées par un bien singulier spectacle. La musique militaire descend de l'estrade où elle a écorché Lohengrin, et se met à marcher au pas accéléré en jouant tous les airs nationaux de





TYPE D'ACTEUR MONDAIN

son répertoire. La foule la suit avec fièvre dans un grand silence, parmi les arbres, dans un sentier creux, sous les girandoles, toute vibrante d'émotion patriotique. Un français de mes amis courtisait une jolie fille et nourrissait l'espoir qu'il triompherait bientôt des derniers scrupules. Soudain, tandis que la « musique de bataille » éruçait ses accents cuivrés, il la vit apparaître rayonnante et transfigurée, en plein dans l'extase militaire, et lançant la jambe en avant comme un grenadier de la garde. Il lui sourit, elle le vit et tout fut fini entre eux.

### PETIT COMMERCE

Comment se fait-il qu'une race aussi mal douée pour le commerce soit en train de devenir la première commerçante du monde ? Cette question je me la suis posée cent fois en sortant d'une boutique, à Berlin. Les allemands ne savent pas vendre au détail. Ceci est un fait indéniable que la presse a vingt fois constaté et dont toutes les ménagères se plaignent.

PREMIER TYPE. — Derrière un comptoir pas brillamment éclairé, un monsieur rogue vous dévisage. Il a l'air de vous dire : « Que me veut cet intrus ? » On expose avec timidité sa requête. D'un geste digne où perce une hostilité secrète il commence à tirer ses cartons de cravate, ses boîtes de cigares ou ses chapeaux. Il déploie ainsi tous ses rossignols ; on lui demande autre chose ; il prend une mine étonnée, objecte : « Ces cigares sont exquis » ou bien « Ces cravates me paraissent fort jolies », se décide enfin à un nouveau geste, étale quelques objets, en vous enjoignant, d'un ton bref, de les acheter, et vous laisse partir sans un mot de remerciement, sans vous accompagner à la porte avec une mine qui dit clairement : « La vie est bien difficile ! » Il est roux, barbu, pansu, d'opinions antisémites et s'enrichit rarement.

DEUXIÈME TYPE. — Vous entrez et le voilà, courbé en deux,

qui nasille : « Qu'y-a-t-il pour votre service ? » Vous ouvrez la bouche, émettez un son et aussitôt, avec l'agilité d'un singe, il a mis devant vous une douzaine d'objets. Il en vante les beautés avec une volubilité étourdissante, émaille son discours de compliments indiscrets. Pour un peu il vous demanderait votre âge et combien vous gagnez par mois. Votre choix fait, il énumère, avec une vélocité que j'admire, une foule d'objets dont vous pourriez en somme avoir besoin. Vous remerciez. Sans se lasser, il étale, il étale. Vous vous dirigez vers la porte. Il vous barre le chemin pour vous présenter en un suprême effort, une paire de bretelles ou un gilet à ramages. Il est brun, maigre, agile ; ses yeux bruns virent et furètent, son nez est crochu.

J'ignore lequel des deux m'est le plus désagréable. Le premier présente cet avantage qu'au bout de quelques mois d'achats continus sa froideur devient un peu moins hostile et son geste un peu plus condescendant.

Il y a sans doute beaucoup de vendeurs à Berlin qui cherchent à ne pas vous décourager par une raideur systématique ou par une agilité obséquieuse. Je n'en ai rencontré aucun qui sache pratiquer l'amabilité discrète et les bonnes manières parfois un peu apprêtées de nos commis parisiens.

### COMMERCE EN GROS

Maison de bien chétive apparence dans la Metzerstrasse, en plein quartier ouvrier. Un escalier poussiéreux mène à une pièce immense, aux murs tapissés de fioles. Douze employés travaillent debout, disséminés devant des pupitres. Parmi eux huit pauvres diables, fils d'ouvriers aux manches luisantes, au linge douteux, d'aspect misérable, et quatre français de mes amis, tous fringants, tous fils de famille, l'un pauvre, les trois autres plutôt riches, engagés comme « volontaires ». A eux quatre ils ont révolu-



ALFRED KERR, UN MAÎTRE DE LA CRITIQUE D'AVANT-GARDE





UN DIRECTEUR DE THÉÂTRE (MARTIN ZICKEL)

tionné cet humble logis, l'un par sa paresse, l'autre par son impertinence, le troisième par son absence de ponctualité et le quatrième par son esprit lucide et sa puissance de travail. Un vent de révolte a passé sur l'âme de ces allemands un peu passifs et tremblants devant l'injustice.

Le patron, un gros homme vulgaire et matois paie un loyer de six cents marks par an. Sa principale occupation consiste à vendre et acheter du guano. Mais si vous lui demandiez un piano ou des fleurs de Cannes, il vous les procurerait séance tenante. Les commerçants français sont pour lui un sujet perpétuelle stupéfaction chagrine, non pas qu'il les juge maladroits, paresseux ou malhonnêtes; mais il leur reproche de ne pas savoir se contenter de bénéfices modestes et de ne pas multiplier comme lui le nombre de leurs affaires: « Ils sont trop riches! répète-t-il sans cesse, cela changera! cela changera! »

Dans les temps d'accalmie où les offres et les demandes se font plus rares, ses employés piquent au petit bonheur dans n'importe quel livre d'adresse, pour chercher à y découvrir de nouveaux clients. Notre homme est ainsi parvenu à vendre à une maison de Rennes des produits qui venaient de Nantes.

Ce qui fait la force de ce marchand, qui est aujourd'hui

millionnaire, c'est la méthode, la patience et le désir de gagner. Il connaît et pratique toutes les ficelles, a étudié tous les pièges licites, pris, à ses dépens, des leçons de ruse et de diplomatie commerciale.

Les Allemands qui ignorent l'art de vendre en possèdent à fond la science.

C'est dans cette boutique, garnie de fioles pestilentiellles, que m'est apparue, grâce à nos quatre Français, la physio-



ACTEUR BERLINOIS

nomie secrète du patronat berlinois. M. Waldoergraf n'est que le premier de ses employés. Mal habillé comme eux, il travaille parmi eux, se penche sur les lettres qu'ils écrivent, les déchire, s'irrite, s'indigne, ou bien avec bonhomie leur donne un conseil, leur livre un secret.

Intraitable sur le chapitre des augmentations, il est craint et il est admiré. On le déteste, et derrière lui on se venge en le dénigrant. Mais, devant lui, on plie l'échine, on accepte sans murmurer ses boutades ou ses sarcasmes. Et c'est pour le jour où le contrat avec le concurrent a été signé qu'on réserve la phrase cruelle lancée à haute voix devant tous les camarades et méditée depuis des années. Cette lutte sourde a ses accalmies; avare, mais non pas inaccessible, M. Waldoergraf ouvre son salon une fois par an à ses employés; chacun d'eux connaît sa femme, sa fille et ses bonnes, et le patron, quand il est de bonne humeur, s'intéresse aux menus détails de leur vie privée: il est en même temps âpre et patriarcal.

Méthodiques et ponctuels, mais peu aptes à l'initiative et perdant la tête dans le coup de feu, nos berlinois végétaient sous les flacons de guano, jusqu'au jour où quatre français vinrent révolutionner la boutique par le fracas de leurs allures, le brio de leurs cravates et même — par la qualité de leur travail.

## HIER ET AUJOURD'HUI

Il y a dix ans, c'est au trot de deux hongres magnifiques que la calèche impériale parcourait Unter den Linden, conduite par un cocher chamarré. Aujourd'hui, une automobile jaune, lancée à toute vitesse, et précédée par le son harmonieux d'un cor qui sonne sans cesse, transporte le destin vivant de l'Allemagne, l'Empereur-Roi, dont le cerveau reste comme jadis impétueux, le geste prompt, la moustache agressive — et l'âme sereine.

Que de discours bouillants se sont écoulés depuis vers l'oubli, que de gestes fébriles et menaçants ont été corrigés par la volonté ferme du bien et sont demeurés inutiles! Que de fois Guillaume II a mis la main sur la garde de son épée et l'y a laissée en songeant — il l'a dit lui-même — aux mères allemandes!

Depuis, les chevaux ont disparu, qui traînaient humblement sur des rails de lourds tramways rouges. Mais la foule continue à suivre la garde montante dont les cuivres retentissants jouent comme autrefois des airs de Carmen.

Un fleuve d'or a ruisselé dans la ville, conquise par l'électricité. Des quartiers ont surgi du sol comme par magie, propres et étincelants comme des jouets neufs. Il en est, où, vieux Berlinoïse,



OUVRIÈRE BERLINOISE



je m'égare comme dans une cité inconnue, aux maisons tapageuses mais coquettes. Combien de temps reluira-t-elle cette menue monnaie de l'architecture allemande, frappée d'hier?... Et ne sont-elles pas symboliques, ces jolies façades aux peintures fraîches, aux statues de plâtre, aux grilles de fer fragile, ces jolies façades — en toc?

La dernière mode architecturale, celle qui date d'un an, s'en est allée vers le professeur Delitsch et vers l'Assyrie auxquels elle a combiné l'Egypte et les Pyramides. Il semble que par un instinct obscur, Berlin effrayé par sa prospérité trop rapide cherche dans les constructions massives, et les sphinx camus, un refuge contre l'incertitude des choses. Habiter une villa de pacotille — même charmante —

Mais tandis que le Berlinois commençait à humer la vie d'une façon plus large que par le passé, les monuments sortaient de terre : le dôme, le musée de Frédéric III, l'hôpital Virchow, l'hôtel des Postes; les statues surgissaient dans le Thiergarten comme des fleurs blanches; l'administration municipale poussait la propreté des rues jusqu'à la coquetterie et leur éclairage jusqu'à l'éblouissement; les banques s'installaient dans de somptueux édifices; les théâtres se multipliaient, toujours plus monumentaux; à la salle de la Philharmonie s'ajoutait la salle Beethoven. Les hôtels luttèrent de confort, s'agrandissaient, creusaient des baignoires de marbre en d'adorables salles de bains; les usines géantes se développaient aux bords de la Sprée, dévorant les bois, troublant les eaux et empestant les campagnes.



LE CAFÉ NATIONAL

n'y a-t-il pas là une gêne indéfinissable pour le propriétaire d'une fortune sans solidité?

Un fleuve d'or a ruisselé dans la ville... Il est venu, soudain et impétueux, presque du jour au lendemain, changeant les mœurs, brisant les vieilles habitudes, enivrant une race pauvre.

Et les cafés luxueux qui se meurent à Paris ont surgi au son des tziganes. Et le bourgeois de Berlin s'est rué dans les restaurants de vin multipliés sous sa poussée, avide de réparer une abstinence de plusieurs siècles. Le dernier d'entre ces palais pour faire ses frais, doit héberger tous les soirs quatre mille personnes et il a coûté douze millions de marks. C'est un immense sépulcre égyptien en granit blanc et noir, où dans tous les coins des bêtes monstrueuses vous tirent la langue.

Dans ces halls éblouissants où des milliers de personnes sont entassées, le vin coule à flots. Le parvenu berlinois habitué aux larges gorgées de bière, ne déguste pas. Ce qu'il lui faut, c'est un peu de feu brûlant dans ses veines, une onde de gaieté lui submergeant le cerveau, c'est du soleil emprisonné, se dilatant tout à coup, sous le ciel brumeux et illuminant tout son être.

Dans l'intérieur des maisons, destinées aux jeunes ménages ou aux nouvelles fortunes, les ameublements se succédaient avec une vitesse presque vertigineuse.

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes styles!... Il y eut d'abord, pour remplacer les bons fauteuils cocasses et les « verticows » ornés d'une profusion de boules, le style « Jugend », fantastique et échevelé; le « Modern Styl », gracie et torturant, dont les meubles vous enlaçaient dans une dureté implacable, le style « Darmstadt » et le style Van der Veldt. Et puis ce tourbillon de nouveautés disparut et l'on vit réapparaître, aux façades des magasins, des salons Louis XIV et Louis XV. A l'heure actuelle Berlin court après les vieux bahuts et les marchands d'antiquités foisonnent dans la Wilhemstrasse.

Dans cette course impétueuse vers un sort meilleur, vers plus



OUVRIÈRE BERLINOISE



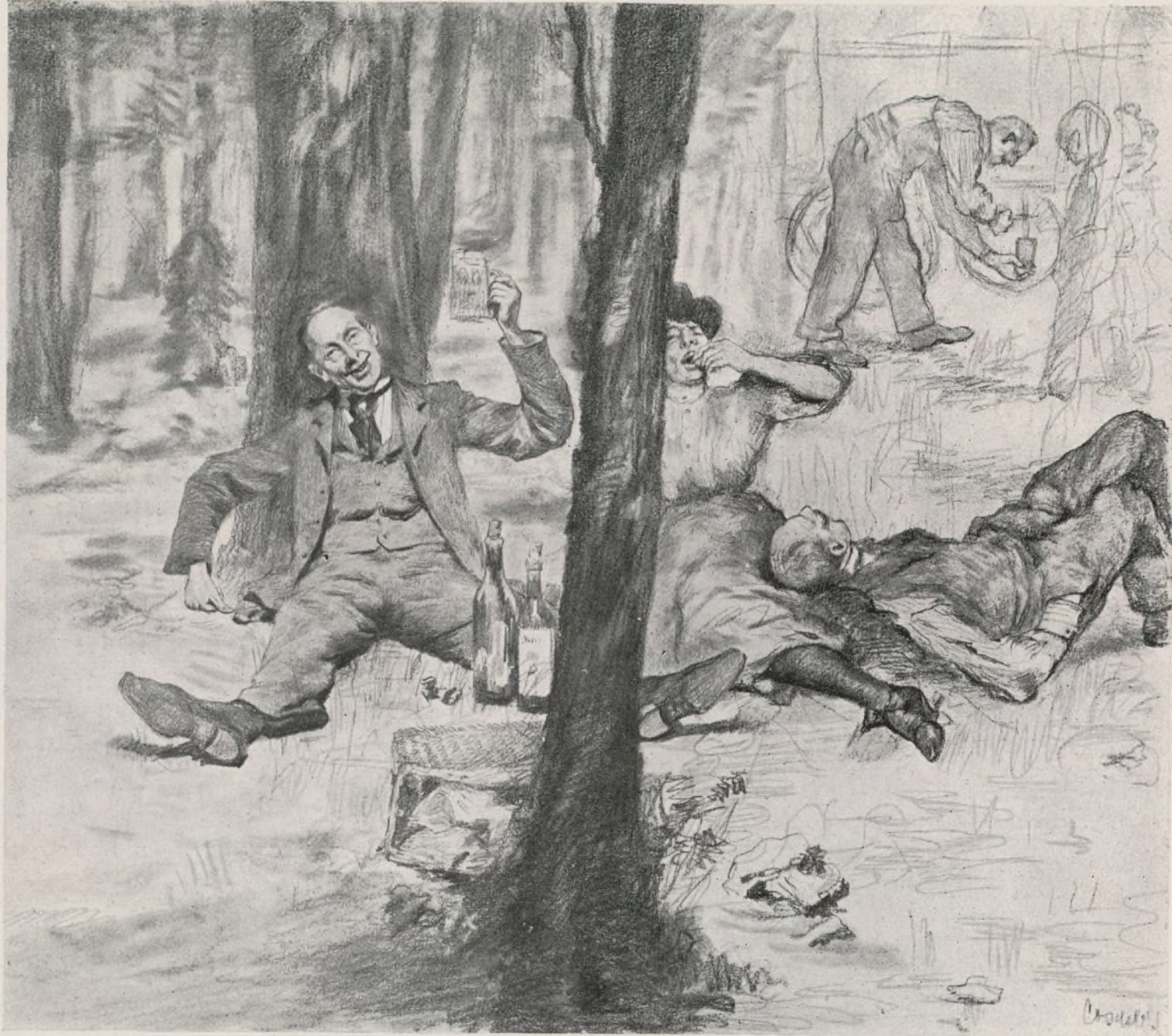
de confort, vers plus de luxe, vers plus de beauté, dans ce bouillonnement perpétuel où sombrent des milliers d'existences, où les grands bazars sont en train de ruiner les petites boutiques, où toute la saveur provinciale de Berlin s'engloutit devant l'américanisme montant, le peuple peu libertaire, peu expansif, peu enthousiaste continue avec patience et méthode son effort vers le bien-être commun : son absence de volonté ou si l'on préfère de révolte individuelle le sert dans la bataille collective qu'il est en train de mener. Sans cesse inquiet de progrès nouveaux, il reconstruit des institutions qui déjà nous paraissent excellentes.

Il trouve que l'on attend trop longtemps au guichet des postes, que le système de ses assurances sociales doit être unifié, qu'il faut accorder aux veuves et aux orphelins des pensions, accélérer la vitesse des chemins de fer, percer dans Berlin de nouvelles lignes souterraines, bâtir de plus grands hôpitaux, transformer l'enseignement des langues modernes dans les gymnases, englober dans la capitale tous les faubourgs et la transformer du jour au lendemain en ville de trois millions d'habitants.

Et toutes ces réformes se feront, et l'effort persévérant, le labeur de tout un peuple enfantèreront une forme originale et superbe de la civilisation. Alors il ne manquera plus à Berlin pour devenir la ville la plus confortable du monde que d'emprunter au peuple parisien un peu de son insouciance et de sa gaité, à l'élite française un peu de son orgueil légitime et de son indépendance individuelle, à l'Italie un peu de son instinct artistique, à Vienne un peu de son urbanité. Car toutes ces qualités intérieures manquent encore au Berlinoïse, le dernier venu de la vie sociale et qui a brûlé une étape comme dirait Paul Bourget.

Qu'il fouille dans le passé de l'Allemagne, il y trou-

vera les éléments d'une vieille aristocratie. Qu'il regarde surtout avec attention, avec anxiété dans son propre cœur et le rythme intérieur d'une noble pureté qui résonne en lui à certaines heures et dont je parlais au début de cet article, viendra adoucir la rudesse de son langage et l'âpreté de ses ambitions,



AU GRUNEWALD

déposera goutte à goutte dans sa ville, flacon merveilleux qu'il taille avec tant de soin, la sagesse souriante, l'aimable tolérance et le goût de la beauté. Berlin que j'ai vu grandir, comme un songe terrestre, avec des yeux de fils adoptif, doit viser plus haut que les cités américaines dont l'idéal flotte devant lui, parce que, avec la même jeunesse et la même force d'expansion, il peut posséder encore, pour peu qu'il le veuille, les traditions d'une grande race.

CHARLES BONNEFON.



WINTERGARTEN



que nous avons là : fidèles à ses intentions, les éditeurs de cette correspondance ont écarté ce qui présentait un caractère intime. Tout au plus, ont-ils admis les lettres relatives à l'élection de Taine à l'Académie, et celles où il donne à ses enfants ou à son neveu des conseils qui accusent la tendresse d'un père et la perspicacité d'un maître incomparable.

Ce n'est donc pas le Taine intime qui nous est révélé. Pour une fois, c'est vraiment ce par quoi un grand homme fut grand, que sa correspondance nous fait mieux connaître; pour une fois, elle ne nous découvre ni qu'il ait eu des embarras financiers, ni qu'il se soit querellé avec des maîtresses. Les amateurs de scandales ou de potins ne devront pas ouvrir ce livre; leur malignité n'y goûterait que quelques détails amusants sur les dessous d'une campagne académique. En publiant ces quatre volumes : *H. Taine, sa Vie et sa Correspondance*, c'est à l'histoire de sa pensée qu'on a voulu apporter de nouveaux documents.

Certes sa pensée, nous la connaissions; nul auteur ne s'est mieux laissé voir dans son œuvre; nul n'a marqué, en traits plus expressifs, ce qu'il a voulu faire dès le début de sa vie intellectuelle. On peut chercher Renan dans son œuvre, sans être assuré de le découvrir; je ne crois pas qu'une lecture, même rapide, de Taine permette de semblables hésitations. Cette passion de l'ordre, qui lui fait suspecter, comme un phénomène anormal, l'agitation naturelle de la vie, les sursauts de l'instinct et l'effervescence même des énergies humaines apparaît dans toute son œuvre, qu'il parle de Tite-Live, des Anglo-Saxons, du VII<sup>e</sup> siècle ou de la Révolution. C'est chez lui une idée fixe, qui détermine, à ses yeux, la valeur et la légitimité des mouvements sociaux.

Mais ce qu'on peut ne pas voir dans ses livres, et qu'on ne peut pas ne pas voir dans sa correspondance, c'est que cette doctrine, Taine la vécut, c'est que ce n'était pas une de ces conceptions qu'un écrivain défend, à laquelle il s'attache, parce qu'il l'a exposée une première fois. Chez Taine, elle avait pénétré toute sa pensée, au point de se confondre avec elle; on sent qu'il était né, et que le développement de son cerveau l'avait fait incapable de penser autrement.

On sait à quelles polémiques la publication des *Origines de la France contemporaine* a donné lieu. S'il lui est venu des admirateurs dont il se serait aisément passé, par contre il a soulevé contre lui les attaques les plus violentes. On est allé jusqu'à mettre en doute sa probité historique. Je ne crois pas qu'après avoir lu ces lettres, il soit encore possible de tomber dans cette erreur. Sans doute Taine a pu se tromper; il a pu ignorer certains documents, interpréter inexactement certains faits, et même en omettre volontairement, parce qu'ils lui paraissaient négligeables. Mais c'est une dérision et une injustice que de suspecter la conviction d'un homme dont tous les écrits proclament la sincérité. Tout ce qu'on peut dire, c'est que son exemple prouve, une fois de plus, qu'en histoire on ne saurait atteindre à la vérité intégrale. Une histoire, si sèche soit-elle, ne représente jamais que le reflet d'une époque sur la sensibilité d'une autre époque. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui permet à chaque génération de refaire l'histoire que la précédente croyait avoir définitivement établie? Quand un homme comme Taine, doué d'un génie supérieur et possédé par une conception puissante, aborde l'histoire, il a plus de chances encore qu'un autre de n'être pas infallible. Il n'a écrit une histoire définitive, ni de la littérature anglaise, ni de la Révolution; il n'a pas fixé les traits décisifs d'une philosophie de l'art en Grèce, en Hollande ou en Italie; mais que d'idées il a mises en relief, en projetant tout à coup sur elles, une puissante lumière, et comme il a permis à ses successeurs une plus claire intelligence des choses!

Souhaitons qu'on lise ces lettres, comme Taine aurait souhaité qu'on les lût, non pour y chercher prétexte à satisfaire un préjugé ou une rancune, non pour y puiser des arguments contre les doctrines adverses, mais pour y prendre une leçon de probité. Nulle part on ne trouverait l'exemple d'une conviction plus profonde, d'une plus haute conscience, ces vertus intellectuelles qui sont des vertus morales et constituent la marque d'une admirable humanité.

\* \*

Il n'existe aucun rapport — est-il besoin de le dire? — entre les *Lettres de J. Barbey d'Aurévilly à une Amie* et la correspondance de Taine.

Elles sont touchantes, ces lettres, reliques d'une amitié qui fut précieuse à l'un comme à l'autre. De ces billets, généralement brefs, envoyés par l'écrivain, pendant la séparation des vacances, se dégage une impression de tendresse. J'imagine que l'Amie ne doit jamais feuilleter sans émotion ces papiers où son



ROMÉO ET JULIETTE  
Groupe marbre par M. H. Aug. Caris  
(Salon de 1907. — Société des Artistes français)

correspondant lui confiait les petits incidents de sa vie, le retard apporté à la publication d'un article, la blessure d'une faute d'impression, blessure cuisante, durable, qui faisait dire à Barbey d'Aurévilly : « Je mourrai d'une faute d'impression », recommandations à transmettre à ses éditeurs ou à son concierge, etc. Tout cela est un peu menu, mais tout cela est dit avec affection, avec esprit, parfois avec une recherche, une préciosité amusante; et puis tout cela respire la poésie de l'intimité, et c'est un parfum délicieux que celui qui pénètre ainsi, subtilement, le détail de l'existence.

\* \*

Hermine Gilquin est une de ces douloureuses figures que M. Gustave Geffroy excelle à peindre.

L'histoire est simple. Les Gilquin, cultivateurs en Vendée, ont eu tous les malheurs jusqu'à la naissance de leur fille. La venue de cet enfant semble

avoir détourné la mauvaise chance. Hermine est l'ange tutélaire de la maison. Entourée de soins, adorée, on rêve pour elle une condition plus élevée; on la met en pension; elle lit et apprend la musique. L'éducation, pourtant, bien incomplète et bien maladroite développe la délicatesse de cet être simple, né pour la rêverie. De retour chez ses parents, elle illumine tout de son sourire.

Hermine va se marier : un soir, on trouve pendu dans le grenier, un ouvrier de la ferme. « Je m'en vais, a-t-il écrit, parce que Mlle Hermine est trop haute pour moi et qu'elle ne m'aimera jamais. » Le rêve est fini. Tous les malheurs s'abattent sur les Gilquin. Le père meurt, les récoltes sont mauvaises; le fiancé d'Hermine se retire. Le vide se fait autour d'elle, et elle finit par épouser un drôle qui la maltraite, la trompe et la vole.

Or, et c'est là qu'est le roman, la souffrance dégage en elle un être nouveau. Sous les heurts continuels, Hermine se replie sur elle-même; elle se crée une vie intérieure. Et cette vie intérieure est animée par un souvenir. Ce Jean, dont elle n'avait su l'amour que par l'aveu trouvé près de son cadavre, ce Jean pénètre dans son rêve. D'abord Hermine avait évoqué son image, partie intégrante du passé; bientôt cette image remplit sa pensée; elle se sent enveloppée de la passion qui a coûté la vie au pauvre diable. Et, un jour, elle s'avoue qu'elle l'aime de toute son âme. Désormais elle peut souffrir : son martyr est doux; elle en fait l'offrande au disparu.

Ce drame, M. Gustave Geffroy le conte avec sa maîtrise habituelle, faite de simplicité et de profondeur. Comme dans tous ses ouvrages, on y relève maintes pages maîtresses : paysages de Vendée, larges et calmes, tableau précis et solide de la vie agreste, et cette admirable scène où, toute à la création de son rêve, Hermine veut connaître la grand-mère de Jean, et, au lieu des tendresses souhaitées, ne trouve que rancune et sécheresse. C'est un beau livre et qu'il faut lire.

LE LISEUR.

## MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Chez Garnier : Nouvelle édition des *Œuvres complètes d'Alfred de Musset* annotée par M. Edmond Biré, et illustrée d'héliogravures, d'après les compositions de M. D. Maillard. Tome I : Premières poésies 1829-1835. — *Les Papillons noirs*, poésies par PIERRE RODET; préface de Maurice Vaucaire. — *Contes de la Pampa*, par MANUEL UGARTE, traduction de Pauline Garnier. — *Jardin ensoleillé*, par G. MARTINEZ SIERRA; traduction de Pauline Garnier.

Chez Giard et Brière : *Hygiène individuelle du travailleur*, par le Dr RENÉ MARTIAL; préface de M. Strauss, sénateur. — *L'Aisance obligatoire ou le socialisme pratique*, par PAUL EZOU. — *Le catholicisme et la société*, par l'abbé L. LABERTHONNIÈRE, avec le concours de MM. Chevalier et Legendre.

Chez Lemerre : *Artistes et penseurs*, par EMILE BLÉMONT.

Chez Plon : *Le clavier des harmonies*, transpositions poétiques par HENRI ALLORGE. — *Des faits, des hommes, des idées*, par HENRI DE NOUSSANNE.

Chez Flammarion. — *Le peintre des frissons*, par JANE DE LA VAUDÈRE.

Chez Ollendorff : *La Malepasse*, roman, par MARC VILLERS.

A la Librairie Universelle : *Album* ANDRÉ FOY, avec une préface de Dranem, et des quatrains, de Lucien Vacherot. C'est une série de croquis amusants et spirituels sur les étoiles des cafés-concerts : tour à tour on voit passer Yvette Guilbert, Polin, Anna Thibaud, Fragon, Jeanne Bloch, Mayol, Gaudet, Sulbac, Maurel, Dranem, Max-Morel, Vilbert, Resse, Girier, Morton, Moricey; ce sont là des pages ingénieuses, que tous les parisiens voudront avoir.



## Chronique Musicale

OPÉRA-COMIQUE : *FORTUNIO*, comédie-musicale en 5 actes de MM. A. DE CAILLAVET et ROBERT DE FLERS, musique de M. ANDRÉ MESSENGER. ♦♦♦♦

L'aimable comédie ! L'adorable musique ! Il y a longtemps que l'on n'avait vu, rue Favart, la Musique et la Comédie échanger un aussi joli sourire.

D'abord, vous devinez, sans que j'aie besoin de vous le dire, avec quelle aisance et quel goût, MM. A. de Caillavet et Robert de Flers ont tiré ce *Fortunio* du *Chandelier* d'Alfred de Musset. D'aucuns, il est vrai, qui ne pensent pas avoir du plaisir en dépit de leurs principes, ont prétendu que c'était manquer à Musset que de transformer de la sorte une de ses œuvres les plus parfaites. Et tout en reconnaissant — Dieu merci ! — l'art délicat des librettistes, ils se sont à peine tenus de regretter leur désinvolture. C'est une indignation louable, comme toute indignation ; et puis crier au sacrilège est en somme une bonne façon de se persuader à soi-même que l'on aime bien ses dieux.

Toutefois, la querelle est assez singulière et il vous faut plaindre de tout votre cœur ceux que leurs nerfs sensibles, tortillés, douloureux, ont empêché de goûter pleinement le charme de cette adaptation. Car le livret même est exquis.

Ne croyez pas que les auteurs aient respecté plus que de raison la comédie de Musset. Ils ont été bien plus avisés. Ne croyez pas non plus qu'ils aient gâté l'original. Ils s'en sont inspirés, simplement ; ainsi leur œuvre porte surtout leur marque, et c'est par là qu'elle est charmante. — Librement, sans la moindre contrainte, inventant à leur tour une intrigue pareille, rencontrant presque tous les effets primitifs et quelques effets inédits qui ne sont pas les moins heureux, traitant les scènes anciennes et les nouvelles avec une grâce plus molle, une ironie plus douce, moins incisive sans doute mais tout aussi spontanée et un enjouement égal, ils ont fourni au compositeur, le plus ingénieux, le plus vif, le plus ravissant des poèmes.

De précieux détails disparus ? Bon, mais la musique de M. Messenger n'est-elle pas là pour quelque chose ? Et si vous n'aimez pas la musique, qui vous vous force à venir en entendre ? Et si vous préférez, ce en quoi vous êtes excusable (peut-être), le lyrisme du verbe à la poésie souveraine des sons, que ne restiez-vous à la maison, tout tranquillement, à relire le *Chandelier* ? Quelle conception nourrissez-vous donc, dans les limbes de votre conscience, du *Chandelier* mis en musique ? Espérez-vous le retrouver tel quel, absolument identique à lui-même, avec de la musique en dessous, en dessus, tout autour ? Et, supposé que cette folie fut possible, vous auriez été furieux alors et, dans ce cas, vous n'auriez pas eu tort.

Quant aux créations propres aux librettistes, dont a contesté l'utilité sous prétexte que la comédie s'en était bien passée, je ne sais pas si elles sont utiles. Mais étant extrêmement agréables, j'affirme qu'elles sont nécessaires.

La seule critique un peu sérieuse qu'une mémoire intransigente adresserait à l'œuvre nouvelle porterait, je crois, non sur la forme qui est excellente, non pas même sur le caractère général de l'ensemble qui est fort adroitement conservé, mais sur le caractère de *Fortunio* qui, par moments, m'a paru légèrement atténué. Ah ! qu'il ne semble pas, celui-ci, prendre les choses vraiment au tragique ! Comme le frisson qui le traverse est souriant et fugitif ! Et pourtant, n'est-ce pas lui qui, quelque jour, sous le nom de Cœlio, se fera poignarder dans un jardin bleu de lune, en contemplation devant la fenêtre qu'étoilent la présence et la lampe de la capricieuse Marianne ? N'a-t-il pas, même aux heures insouciantes et radieuses, comme un obscur pressentiment ? Et peut-il

être heureux enfin sans avoir une douleur au cœur et des pleurs brusques plein les yeux ? — N'importe. La musique de M. André Messenger, — on l'a répété tant de fois qu'il n'y a pas grand ridicule à le répéter encore — c'est la grâce, l'esprit, l'émotion mesurée, l'abandon apparent, le charme, la distinction mêmes, c'est l'abondance mélodique naturelle, le sens du rythme clairement expressif, la recherche discrète de l'harmonie rare, l'orchestre brillant comme une trame de soie, calin, remuant, pittoresque. Bref, ce fut un enchantement.

L'exécution, dirigée par M. Messenger, était de premier ordre.

M. Francell — *Fortunio* — chante et joue avec agrément. M. Fugère est tout à fait comique en notaire tour à tour inquiet et serein. M. Dufranne est un Clavaroche de la plus divertissante assurance, M. Périer un clerc de notaire plus fin que nature ; et Mme Carré dont la voix ne fut jamais plus délicate, la beauté plus séduisante, le jeu plus tendre ni plus malicieux, a fait du rôle de Jacqueline une de ses meilleures créations.

Ch. D.



## Chronique Sportive

VAINQUEURS ET VAINCUS AU TAUNUS ♦♦♦♦ L'AUTOMOBILE A VINCENNES ♦♦ PROCHAINES ÉPREUVES

De toutes les raisons par lesquelles on a voulu expliquer ou excuser la défaite que l'automobilisme français a subi au Taunus, aucune ne suffit même à nous persuader que si nous avons perdu la bataille, du moins l'honneur fut sauf.

Nous avons été lamentablement battus : nous avons mis en ligne seize voitures, huit seulement se qualifièrent dans les éliminatoires, une seule dans la finale s'est classée, et elle n'est que treizième !

Ce qui a jeté la stupeur dans les milieux automobiles français, ce n'est pas que la Coupe de l'Empereur ait été gagnée par une voiture italienne. A cela nous étions bien préparés, depuis la Targa Florio où nos rivaux transalpins s'étaient montrés si nettement supérieurs.

Mais on était loin de s'attendre à voir la première — et la seule — voiture française ayant terminé le parcours, classée derrière une voiture belge, quatre voitures allemandes et une voiture suisse.

La Suisse avait mis en ligne deux voitures qui toutes deux se sont classées dans la finale ; sur neuf voitures italiennes, huit ont terminé l'épreuve bien placées ; sur treize voitures allemandes, huit ont honorablement figuré ; sur six voitures belges, une seule a terminé, mais elle était seconde ; et sur huit voitures françaises en ligne, une seule a pu faire le parcours en entier.

Est-ce l'indice de la décadence de l'automobilisme français ? On se refuse à le croire. Nous préférons supposer que nos constructeurs ont somméillé sur leurs lauriers ; fort occupés à répondre aux commandes de clients, ils ont négligé cette année le facteur « course » et le résultat de cette imprévoyance plus ou moins excusable s'est fait déjà sentir en Sicile et en Allemagne.

Quatre voitures allemandes, ai-je dit plus haut, se

sont classées avant notre unique représentant dans la finale. On pourrait expliquer ce fait par les facilités que nos concurrents d'outre-Rhin ont eu de s'entraîner sur le circuit du Taunus, plein de difficultés. Il est



Cliché « Madame et Monsieur »

LE STAND DARRACQ A L'EXPOSITION COLONIALE DE VINCENNES

M. DARRACQ, LE GRAND INDUSTRIEL DE SURESNES

plus juste de constater que les Allemands ont fait un gros effort depuis quelque temps en automobile. La présence de l'empereur Guillaume aux deux journées de courses du Taunus prouve surabondamment l'importance attachée là-bas en haut lieu au développement de cette industrie. En France, les industriels sont contraints de faire des démarches auprès de l'Etat pour demander sa protection, en Allemagne, avec une sollicitude éclairée, c'est l'Empereur qui spontanément encourage les industriels.

Les résultats de la course du Taunus ont donné aux Allemands conscience de leur valeur : il serait fort étonnant qu'ils ne fussent pas l'an prochain de toutes les batailles automobiles.

\* \*

La section automobile de l'Exposition Coloniale de Vincennes a obtenu un gros succès, ce qui n'est point pour surprendre étant donné que c'est à M. Darracq, le grand industriel de Suresnes, que fut confié la présidence du groupe des moyens de transports à cette exposition.

Dans un cadre charmant, habilement décoré, par M. Collot, secrétaire-général, les plus grandes marques françaises et étrangères exposent leurs plus jolis modèles.

Naturellement le stand des Darracq était des mieux disposés, et les connaisseurs admiraient fort les 15 et 20 hp double-phaétons, et une très jolie voiturette, qui sont les « clous » de cette section.

\* \*

Après le Grand Prix de l'Automobile Club de France qui se dispute à l'heure où paraissent ces lignes, la commission des concours de l'Automobile Club de France s'occupera des derniers préparatifs du Critérium de France et de la Coupe de la Presse qui mettront aux prises dans les premiers jours du mois d'août une quarantaine de concurrents.

On sait que l'idée première de cette double épreuve est due au marquis de Dion qui a apporté ses meilleurs soins à sa réussite. On connaît le programme de cet événement : les concurrents auront d'abord à couvrir en concours un itinéraire passant par Clermont-Ferrand, Limoges, Bordeaux, Nantes, puis prendront part à une course de vitesse sur un circuit préparé près de Lisieux.

Ch.-A. BERTRAND